



Que
sais-je?



LA COMMUNICATION

Lucien Sfez

puf

QUE SAIS-JE ?

La communication

LUCIEN SFEZ

Professeur à l'Université de Paris I

Panthéon-Sorbonne

Huitième édition

39^e mille



Introduction [1]

Jamais dans l'histoire du monde on n'a autant parlé de communication. Celle-ci, paraît-il, doit régler tous les problèmes. Le bonheur, l'égalité, l'épanouissement des individus et des groupes. Tandis que les conflits et les idéologies s'estompent, croit-on.

La communication envahit tous les champs : dans l'entreprise où le secteur relations humaines qui n'était qu'un élément parmi d'autres, devient prééminent, dans l'entreprise encore où le marketing concernait jadis le produit, alors qu'aujourd'hui il travaille l'image de la firme elle-même ; dans les milieux politiques qui ne jurent que par le marketing politique et l'image de marque et qui croient désormais qu'une ligne politique sans écho dans les sondages n'est pas comprise ; dans la presse elle-même où les rubriques « communication » fleurissent ; dans l'audiovisuel, objet de toutes les convoitises politiciennes et publicitaires ; dans la publicité qui entend s'honorer elle-même en se nommant « entreprise de communication » ; dans l'édition où l'on fabrique des livres standards, semi-industriels, « livres Poilâne », selon le joli mot de Marc Guillaume ; dans la sphère religieuse qui n'est pas épargnée et veut désormais nous révéler un dieu aimable et présentable ; dans les psychothérapies individuelles et de groupe, qui se veulent « communicatives » ; dans la science des organisations et de la décision ; dans les sciences exactes elles-

mêmes, physiques et biologiques contaminées par le vocable « communication » ; sans parler, bien sûr, de l'intelligence artificielle, de l'informatique ou des sciences cognitives. Curieuse et forte convergence de ces différents champs. Consensus transnational où, comme on peut le croire, nouvelle idéologie, voire nouvelle religion mondiale en formation.

Des couches successives ont été déposées. Dans les années 1970, les premiers délires sur l'informatique dans nos sociétés : du rapport Nora-Minc à la libération du téléphone, tant voulue par les ingénieurs de France Télécom et présentée comme l'amorce de toute liberté possible ; dans les années 1980, les télévisions multiples et les magnétoscopes, instruments décisifs – disait-on – de démocratisation culturelle ; dans les années 1990, la logorrhée sur Internet qui s'achevait au ^{xxi}^e siècle en une bulle dégonflée [2]. Que n'a-t-on entendu à propos d'Internet ? Par Internet nous serait donné le bonheur et l'égalité, la science et la culture, l'intelligence collective, la démocratie politique et la solidarité entre les hommes. Dans tous ces cas, des années 1970 à 2000, une communication technicienne glorifiée, à portée de tous, est mise en scène par des publicitaires avertis, des ministres en mal de discours démocratiques, des industriels intéressés et des journalistes pressés et imprudents.

Comme le dit le grand anthropologue américain de la communication, James. W. Carey : « Toutes les valeurs qui ont été prêtées à l'électricité et à la communication électrique jusqu'à l'ordinateur, le câble et la télévision par

satellite, le furent d'abord au télégraphe avec un identique mélange de fantaisie, de propagande et de vérité. » [3] Communication technologique qui se prétend constitutive de toute communication.

On ne parle jamais autant de communication que dans une société qui ne sait plus communiquer avec elle-même, dont la cohésion est contestée, dont les valeurs se délitent, que des symboles trop usés ne parviennent plus à unifier. Société centrifuge, sans régulateur. Or il n'en a pas toujours été ainsi. On ne parlait pas de communication dans l'Athènes démocratique, car la communication était au principe même de la société. C'était le lien conquis par les hommes dans leur arrachement au chaos qui donnait sens au système en toutes ses faces : politique, morale, économie, esthétique, rapport au cosmos. Ce lien s'appelle la *philia*, amitié politique. Rousseau détestait la communication, qu'il ne voulait pas instrumentale, et estimait la *philia*, qu'il plaçait, comme les Grecs, au centre et à la source de toute activité, dans la « sainteté » de son contrat. La communication n'était pas un problème, non plus, pour la Cité chrétienne, et pour les mêmes raisons : située au fondement même du christianisme, elle élargit le lieu grec jusqu'à l'Univers.

Nous avons, aujourd'hui, perdu la trace de ces principes premiers qui assuraient la cohésion d'ensemble : dispersion, enchevêtrements, superpositions, chassés-croisés. Babel. On se parle de plus en plus, mais on se comprend de moins en moins. Dieu, l'Histoire, ce dieu laïcisé, les anciennes théologies fondatrices des

grandes figures symboliques, telles que l'Égalité, la Nation, la Liberté, ont disparu en tant que moyens d'unification. Or ces figures permettaient d'y voir plus clair, de se situer dans le monde, d'agir sciemment. C'est dans ce creux laissé par leur faillite que naît la communication, comme une entreprise désespérée de relier des analyses spécialisées, des milieux cloisonnés à l'extrême. Comme une nouvelle théologie, celle des temps modernes, fruit de la confusion des valeurs et des fragmentations imposées par la technologie. Jacques Ellul et l'École de Francfort découvrirent la corrosion du social par la technique [4]. Agent de fragmentation, voire de dilution des liens symboliques, elle s'impose alors au moment où ceux-ci sont déjà affaiblis. Elle prétend alors soigner l'organisme qu'elle a conduit à l'agonie. Le soigner par un surcroît de techniques que l'on nomme technologies de la communication. On le remarquera, toutes les technologies d'avant-garde, je dis toutes, des biotechnologies à l'intelligence artificielle, de l'audiovisuel au marketing et à la publicité s'enracinent en un principe unique : la communication. Communication entre l'homme et la nature (biotechnologie), entre les hommes en société (audiovisuel et publicité), entre l'homme et son double (l'intelligence artificielle) ; communication qui prône la convivialité, la proximité ou même la relation d'amitié (friendship) avec l'ordinateur. On pourrait supposer qu'il s'agit là d'arguments de vente. Mais il y a plus : la communication devient la Voix unique, qui seule peut unifier un univers ayant perdu en route tout autre référent. Communiquons. Communiquons par les instruments qui ont, précisément, affaibli la

communication. Voilà le paradoxe où nous sommes jetés.

Il nous indique la voie à suivre : la critique de la communication devient une critique de la technocommunication. Le travail doit passer par un démontage des stratégies de cette technocommunication et des attitudes diverses, contrastées, enchevêtrées et confuses qui sont les nôtres, pour y répondre [5]. Comprendre ces stratégies c'est comprendre la gestion traditionnelle de la communication et son échec actuel (I) ; c'est prendre connaissance des théories explicatives de cet échec (II) ; c'est tenter, par une méthode nouvelle, d'échapper aux cruelles confusions de la communication d'aujourd'hui (III).

I. La gestion traditionnelle de la communication

Les métaphores de la machine et de l'organisme développent, à part l'une de l'autre, deux conceptions de la communication.

Représentation, la communication est un moyen utile de relier des éléments stochastiques, atomisés, pour obtenir le lien puissant qu'exige la vie en société : hiérarchies, liaisons verticales et horizontales, représentation de représentation par signes et signaux [6].

Expression, la communication est liaison interne et participation totale. Si certaines étapes et hiérarchies sont requises pour nouer entre eux des éléments qui, par définition, sont déjà des totalités, c'est à convoquer des niveaux spécifiques de liaison, pour des domaines particuliers.

Ces conceptions président au politique, qu'elles instruisent. C'est ainsi que nous pourrions comprendre comment la communication sociale, dans toutes les constitutions démocratiques de la Grèce antique à nos jours, donne lieu tour à tour à une vision représentative et à une vision expressive qui conjuguent leurs effets dans une vision politique, appelée, dans l'Enfer et le Paradis [7], « politique symbolique ».

Une politique symbolique. – On voit bien, pour une politique généralisée de la communication, comment peuvent jouer ces deux modes de liaison. D'un côté, une représentation qui multiplie les signes et signes de signes, pour tenter de rejoindre le réel concret des individus et des groupes, érige des sujets représentés, avec leurs découpages territoriaux et sociaux, et s'emporte bientôt d'elle-même vers une mécanique de séparation, vers une déréalisation totale. De l'autre, une vision expressive de la communication répare ces divisions en présentant une liaison d'un autre type : une liaison symbolique. Convoquant culture, traditions, mémoires du passé sous l'espèce d'images « significatives », c'est vers l'interprétation qu'elle tend.

Vision holistique. Chacun, individu ou groupe, est requis

par une totalité où il se trouve pris, à laquelle il se rattache de l'intérieur. Grandes fêtes de la communication sociale, sacralisation du lien qui vient, à point nommé, remédier à l'éclatement des signes. Cependant, requérir ou recourir n'est pas confondre. Pour que l'une des deux conceptions puisse guérir l'autre, il faut de la différence. Une sorte de contrepoison ou de contrepoids est exigé. Il faut du rituel et de la règle dans la communication fusionnelle. Il faut de l'image fusionnelle dans le programme, pour qu'il convainque. Le tout est qu'il y ait un « dehors » et un « dedans ».

À ne pas respecter cette loi, on se trouve soit dans le délire de la raison représentationnelle, soit dans le chaos expressif. Soit encore, et c'est le point central de notre Critique de la communication, dans le recouvrement des deux délires, sans distinction. Confusion du sujet et de l'objet, de l'émetteur et du récepteur, de la réalité et de la fiction. Perte du sentiment de réalité et perte du sens. Comment en est-on arrivé là ?

Appelons à la rescousse les théories explicatives.

II. Les théories explicatives

Nous en avons schématiquement repéré trois principales :

- celle de Jürgen Habermas ;
- celle de Jacques Ellul ;

- celle de Pierre Legendre.

1. La théorie de l'action communicative de Jürgen Habermas

A) Les thèses d'Habermas

On peut supposer que la société « tient » sur des actes de communication qui lient les éléments civils entre eux. Ces actes sont dirigés vers une entente ou vers un succès. Si les seconds – les actes visant les succès – sont référés à des entreprises communes et exigent un programme, une confrontation des visées, des compromis et somme toute des actes politiques qui passent par le rationnel, les actes dirigés vers l'entente sont un tantinet plus difficiles à cerner, car, pour la plupart, ils échappent à l'analyse rationnelle. Ils s'installent, en effet, sur des a priori inconnus de ceux-là mêmes qui les mettent en pratique. A priori que l'on peut qualifier d'horizon culturel, forme de vie à haute teneur symbolique, qui ne se dit pas, mais est implicite : coutumes, comportements hérités. Cette notion de Lebenswelt, Habermas l'emprunte à la phénoménologie (Husserl) comme recherche d'un consensus en deçà des raisons et des justifications. Mais la technique communicationnelle, par l'intermédiaire des médias, se substitue largement aux modes d'entente traditionnels, que sont le langage quotidien et les cultures sous-jacentes auxquelles ce langage fait appel. Or, dans la Lebenswelt, il y a un holisme de base. Le tout est donné d'emblée comme allant de soi et n'est problématisé

qu'en cas d'incident.

On peut, ici, résumer la contribution de Habermas : la communication est dans le social, dans la langue qui est sociale, dans l'implicite, le pré-jugé. La communication n'est pas machinique, mais compréhensive. Elle émerge au moment de ruptures. Le vécu du monde est capté, technicisé par des acteurs responsables. Il est alors transformé et colonisé. Mais il a encore ses chances... À condition, bien sûr, d'échapper aux stratégies linéaires du succès et de s'orienter vers l'entente. Car la stratégie du succès ne peut assurer la transmission des valeurs.

B) Leur critique

On observe d'abord le régime des dichotomies auxquelles Habermas entend nous soumettre. Entente s'oppose à succès, société critique à Etat, manipulé à manipulateur. Le bien et le mal, l'ombre et la lumière, autant d'oppositions enracinées dans l'utopie d'une réconciliation définitive des hommes entre eux et avec la nature. Que ce mythe, toujours ressuscité, se soit appelé le règne de Dieu sur terre, ou plus tard communisme, ne semble pas gêner notre prophète. Autant ses analyses sont fines et approfondies en aval, autant il reste muet devant ces présupposés naïfs. Surtout, on ne trouve rien dans l'œuvre qui nous informe sur la communication aujourd'hui. Des généralités, un décor qui peut servir de guide : tel est l'apport de sa visée philosophique réellement critique.

Mais si, comme Habermas l'affirme, la communication

est au cœur du lien social (tout comme la fausse communication qui légitime la domination), il devient curieux de ne trouver aucune référence à ce que j'appelle « les technologies de l'esprit », qui sont au cœur des pratiques communicatives d'aujourd'hui. Rien sur l'intelligence artificielle, rien sur la science cognitive, rien sur les transformations de la biologie, rien sur les psychothérapies individuelles ou de masse, rien sur les changements de paradigme dans les sciences, indissociables des théories de la communication, rien sur la linguistique ou seulement ici des généralités. Traiter de la communication sans faire une place à ces domaines, sans les insérer dans un appareil critique, c'est ne pas traiter de la communication. Et croire que la critique des mass médias écrits ou audiovisuels épuise la question, c'est prendre l'arbre pour la forêt.

2. Jacques Ellul : Technique et société

A) Les caractères du système technicien [8]

Le système technicien supprime la coupure objet/sujet. Système qui se veut neutre, il neutralise tout ce qui l'entoure. Sans s'identifier à la société elle-même, marquée par ses résistances et son irrationalité, il l'influence en profondeur. Tout devient échangeable, le social devient abstrait. Le réel et le fictif deviennent similaires. Le langage perd de sa magie quand il passe au crible de l'analyse structurale. La décision n'existe plus, absorbée par la complexité des structures. Le citoyen devient « propagandé » [9], et l'homme politique

est victime d'illusions de liberté. Le système technicien n'entraîne aucun contenu, ne suscite aucun sens : il est pourtant déterminant, car il donne la forme unifiée des comportements et des structures. Il est la puissance même. Il y a technicisation de l'amour, de la religion et de l'art : l'art emprunte ses traits à la technique [10]. L'erreur de Malraux fut considérable : il inscrivit l'art contemporain dans la continuité classique, alors qu'il y a ici véritable rupture avec ce qui fut son essence. Le langage éclate, tout comme la société ; c'est la fin de la communication. L'aliénation totale, provoquée par la technique, permettrait, paraît-il, de recevoir la grâce. Mais la technique est incapable de médiatiser, de symboliser. Elle se veut elle-même médiatrice exclusive. Elle est auto-symbolisante, rejetant dans les ténèbres toutes les autres symboliques, devenues par là archaïques et vaines. En fait, Ellul veut le retour du sujet, de l'intention, du sens, de la transmission (communication) au-delà de tous ces objets ou opérations.

B) La contribution de Jacques Ellul

Deux points forts apparaissent immédiatement. Le premier : les caractéristiques du système technicien qui empêchent la communication, car ils la neutralisent, fragmentant et divisant à l'infini les hommes entre eux. Babel moderne, sorte de nouvelle punition divine. Le second : la théologie de la technique. Par cette aliénation totale qu'elle provoque, elle suscite des communications spécifiques appropriées à sa structure. Je ne reprocherai pas à Ellul de n'avoir pas choisi la communication en tant

qu'objet d'analyse.

C) Critique d'Ellul

Mais lorsque, par incidentes, il traite des technologies de la communication, il reste imprécis et souvent inexact [11]. Je ne peux en aucun cas partager sa colère contre l'ordinateur binaire, qui empêcherait toute pensée dialectique, car il confond ici le langage digital interne à l'ordinateur (et d'ailleurs provisoire) avec le langage ordinaire qui s'enrichit tous les jours [12]. Je ne peux pas plus, et en aucun cas, accepter l'idée, aujourd'hui refusée par tous les spécialistes, que l'ordinateur n'est que calculs appliquant un programme humain qui leur est imposé de l'extérieur : idée inadéquate, vraie et fausse en même temps, car l'ordinateur, sans pour autant « penser » comme le croient quelques esprits primaires, s'engage en des circuits imprévisibles, souvent aléatoires. Il est donc vain, comme le suggère Ellul, d'opposer décision humaine, capable de rupture, et l'ordinateur seulement capable de reproduction. Ses propres aléas, tout au contraire, peuvent se cumuler avec les aléas humains, stimuler la réflexion, engendrer à terme du neuf.

Mais ces erreurs n'affaiblissent pas la grande portée des analyses d'Ellul.

3. Pierre Legendre : l'amour de l'absolu

« L'idéologie de la communication universelle et les

fantasmes de langue totale se donnent libre cours comme une suite naturelle de la civilisation romaine.
» [13] Fantasma de toute-puissance.

A) Communiquer, c'est mettre en commun

Elle est normative, la communication. Elle fait communiquer – mettre en commun – ce qui ne doit pas rester privé. Elle consiste à mettre en œuvre le lien politique de naissance, et ce par le moyen du droit qui crée l'écart et produit l'altérité permettant l'identification. La famille est donc fondée politiquement, et le père n'est qu'une fiction qui renvoie à ce qui fonde le système. La politique civilise l'objet mythique par le pouvoir de représenter toutes les fictions successives de la transmission.

B) Les

Leçons sur la communication industrielle. – Tentons maintenant de préciser l'objet communication dans l'œuvre de Legendre et faisons appel, à ses Paroles poétiques échappées du texte ou Leçons sur la communication industrielle, paru en 1982. « Je déteste le mot "communication". Socialement, la parole est l'empire de la force ; la communication est un dogme, un réseau de propositions qui nous renvoient au principe d'autorité.
» [14] Nous cherchons aujourd'hui à ne pas être manipulés. Rabâchage de tous les scientifiques qui prétend éliminer le jeu imaginaire du pouvoir caché. Or la communication n'est pas là pour garantir la réalité, ou donner satisfaction, ou satisfaire à l'objectivité. C'est un

leurre, qui est gai, euphorisant, qui est là pour cacher la violence, pour refaire la façade. On la convoque ainsi théâtralement « en tablant sur l'imbécillité et sur notre infantilisme ».

L'apport essentiel de Legendre réside dans son éloge de la censure institutionnelle, censure qui noue de multiples intermédiaires entre l'Absolu, Indicible, Innommable (Elohim pour les juifs) et nous. Car le collage à l'absolu, à la mère, au Père comme seconde mère, à l'Etat fondateur, au Texte initial sans sujet, est délire et conduit à la folie. Legendre nous fait voir tous les aspects possibles de ce collage : des psychosomaticiens qui nous font coller à notre corps, sans percevoir que l'inconscient est lui-même divisé, aux théoriciens du management qui entendent imposer leur vérité publicitaire directement, aux fanatismes religieux ou politiques par lesquels on veut nous faire adhérer au corps souverain, sans préparation aucune. Il y a de l'indicible, de l'implicite. Ils sont nécessaires au Désir, à la santé, à la reproduction. Et la science elle-même dans sa volonté d'explication n'y pourra rien, sauf à rajouter des commentaires supplémentaires à la dogmatique initiale.

C) Critique de Legendre

Il est inutile de longuement critiquer Legendre. On observera seulement que le défaut de la méthode n'est que l'envers de ses éclatantes qualités : repérant de très loin, de très haut, il raplatit l'actualité de façon magistrale... et s'empêche de l'analyser avec la même minutie que les décrétales de Gratien.

On n'oubliera pas son inspiration, mais on préférera ici forger des armes à moyenne portée, frappant la cible « communication » de manière plus précise.

III. Trois métaphores, trois visions du monde

On présentera ici successivement notre méthode qui entend capter la totalité des phénomènes et des domaines les plus hétérogènes de la communication en les identifiant à trois métaphores fondatrices qui renvoient à trois visions du monde. Les métaphores sont des îlots imaginaires, qui motivent la recherche et créent des zones d'attraction pour les concepts. Elles tissent un monde de présupposés qui travaillent en sourdine et hantent notre façon de conceptualiser, d'inventer ou de rechercher. Exemple : que l'esprit soit un contenant et les idées des contenus, eux-mêmes contenant des mots qui les expriment, voilà une série liée de métaphores qui ne sont pas étrangères à la métaphore plus générale de la machine.

1. Représenter ou la machine

Première attitude, la plus classique : devant le constat technologique, on en appelle au discours de la raison ; il y a primat du sujet. L'homme reste fondamentalement libre vis-à-vis de la technique. Il en use, mais ne s'en asservit pas. La préposition « avec » l'emporte [\[15\]](#). C'est

« avec » la technique que l'homme accomplit les tâches qu'il détermine et qu'il reste le maître des activités dont il a pensé le moyen. Il s'agit de la métaphore de la « machine à communiquer » avec le monde : la machine est extérieure à l'homme, et il en use pour maîtriser les forces de la nature. Machine qui est simple outil par quoi l'homme accomplit une action plus aisément. L'usage du terme « machine » n'est pas neutre. D'une certaine façon, il régit tout un ensemble de notions tissant des relations entre elles, suscitant des images, gérant en sourdine des présupposés.

Parler de la communication comme d'un mécanisme entraîne une série de positions, concernant les sujets qui sont censés l'utiliser, tout autant et par retour qu'une certaine idée de ce qu'est une machine. La machine est objet. Le sujet est séparé d'elle. Il l'utilise et la maîtrise. Sauvé, le sujet. Il y a ici coïncidence totale des deux théories classiques de la représentation et de la communication. Toutes les deux reposent sur une tripartition. La communication, en effet, pose la distinction émetteur-récepteur et introduit entre eux un canal. La représentation fait appel à un représentant et à un représenté, et les relie par un médiateur, tourné d'un côté vers le monde objectif, et, de l'autre, vers le signe qu'il garantit. Résultat : des pouvoirs considérables, exclusifs, sont accordés aux médias dans les deux cas. Le récepteur du message ne peut qu'enregistrer la réalité objective transportée par le canal. Le représentant a, tout seul, le pouvoir de garantir l'objectivité.

2. Exprimer ou l'organisme

Ici les objets techniques sont notre environnement « naturel » : car nous sommes assujettis à la vision du monde qu'ils induisent. Dans cette organisation où nous sommes partie d'un tout, ce qui compte, c'est de repérer les échanges possibles et d'analyser le rôle des éléments qui forment ce tout que l'on appelle univers. Hasard et nécessité : les règles ne sont pas établies une fois pour toutes, il subsiste des poches aléatoires, et l'identité d'un sujet est à définir ponctuellement. La préposition « dans » l'emporte. Dans un monde fait d'objets techniques, l'homme doit compter avec l'organisation complexe de hiérarchies qu'il subit. Il est « jeté dans le monde », technique qui devient sa nature. L'idée de maîtrise s'efface pour laisser la place à celle d'adaptation. En utilisant cette proposition « dans », l'homme s'insère dans un autre modèle, celui de l'organisme, qui fait état d'une relation interne des parties et du tout.

La métaphore de l'organisme commande aux développements d'une écologie universalisante, et nous en trouverons la trace dans un grand nombre de théories de la communication. Appliquée à la communication, l'expression constitue un indiscutable assouplissement du schéma représentatif. Le média n'est plus ce personnage à part, traducteur du monde objectif pour un récepteur passif. Le média est dans le monde, au même titre que le récepteur, de même que le monde est dans le média et le récepteur. Le média se loge alors dans les

interstices minuscules de ce continuum. Il est seulement l'individu connaissant, capable d'énoncés justes, adéquats au monde. Chacun ici est capable d'être son propre média. Chacun est subjectivement objectif dans sa grande activité de mariage avec le monde. Communication démocratique à la portée de tous.

3. Confondre, ou Frankenstein : le tautisme

Frankenstein est une métaphore, et le « tautisme » est son concept. Métaphore et concept qui correspondent à une troisième attitude : le constat technologique l'emporte. Il régit la vision du monde. Le sujet n'existe que par l'objet technique qui lui assigne ses limites et détermine ses qualités. La technologie est le discours de l'essence. Elle dit le tout sur l'homme et sur son devenir. Ici la préposition « par » l'emporte. Par la technique, l'homme peut exister, mais non en dehors du miroir qu'elle lui tend. Qui sait, peut-être s'effacera-t-il comme producteur pour ne plus être qu'un produit, laissant la primauté à la machine intelligente dont il recevra les leçons ? Le troisième modèle métaphorique est celui que nous nommons ici Frankenstein. C'est par cette métaphore que se constitue le visage de l'homme. Son double le révèle à lui-même. L'effort de la science cognitive et de l'intelligence artificielle tend à conforter ce point de vue, intelligence dont on ne sait plus laquelle est modèle pour l'autre. Sujet et objet, producteur et produit sont alors confondus. Perte de la réalité, du sens, de l'identité.

Appliqué à la communication, ce système aboutit à la confusion totale de l'émetteur et du récepteur. Dans un univers où tout communique, sans qu'on sache l'origine de l'émission, sans qu'on puisse déterminer qui parle, le monde technicien où nous-mêmes, dans cet univers sans hiérarchies, sinon enchevêtrées, où la base est le sommet, la communication meurt par excès de communication et s'achève en une interminable agonie de spirales. C'est cela que je nomme « tautisme », néologisme qui contracte autisme et tautologie, tout en évoquant la totalité, le totalitarisme.

Telles sont les trois métaphores constitutives de l'ensemble du phénomène communicationnel. Elles s'identifient à trois visions du monde et à trois politiques très actuelles. Elles organisent le plan général de ce petit livre [\[16\]](#) :

- « La communication représentative » (chap. I^{er}),
- « La communication expressive » (chap. II),
- « La communication confondante » (chap. III).

Notes

[\[1\]](#) Sur tous les thèmes abordés dans ce « Que sais-je ? », , voir Lucien Sfez, Critique de la communication, Le Seuil, 1988, 2^e éd., très augmentée et refondue, 1990, 3^e éd., 1992.

- [2] Sur tous les thèmes abordés dans ce « Que sais-je ? », , voir Lucien Sfez, Critique de la communication, Le Seuil, 1988, 2^e éd., très augmentée et refondue, 1990, 3^e éd., 1992.
- [3] Voir Philippe Breton, Le culte de l'Internet, La Découverte, 2000 ; voir aussi Dominique Wolton, Internet et après ?, Flammarion, 1999.
- [4] Dans Mac Luhan : généalogie et descendance d'un paradigme, Revue Quaderni, 1997, p. 119 ; sur tous ces points, voir Lucien Sfez, Technique et idéologie, Le Seuil, 2002 ; du même : Les ambassadeurs d'Internet, Le Monde diplomatique, mars 1999.
- [5] De La technique ou l'enjeu du siècle, A. Colin, 1954, à Le système technicien, Calmann-Lévy, 1977, Habermas, La technique et la science comme idéologie, Gallimard, 1973, Horkheimer, Théorie traditionnelle et théorie critique, Gallimard, 1974.
- [6] Voir Alain Cotta, L'homme au travail, Fayard, 1987. ; en particulier son chapitre VII
- [7] Pour la représentation politique, voir François d'Arcy et al., La représentation, Economica, 1985.
- [8] puf, 1978, 2^e éd., puf, coll. « Quadrige », 1993, sous le titre : La politique symbolique
- [9] Voir Le système technicien, Calmann-Lévy, 1977.
- [10] Propagandes, A. Colin, 1963.
- [11] L'empire du non-sens, puf, 1980.
- [12] Tenons compte aussi que Le système technicien fut publié en 1977 et n'est que le reflet ici des discussions ambiantes sur ce point.
- [13] Voir Pylischyn, Computation et cognition, Bradford Books, 1984.

[14] L'empire de la vérité, Fayard, 1983.

[15] Paroles poétiques échappées du texte, op. cit., p. 9.

[16] Ces prépositions « avec », « dans », et « par » constituent une classification très différente de celle de Don Ihde, dans *Technics and Praxis, a philosophy of technology*, in *Boston Studies in the Philosophy of Science*, D. Reidel Publishing Company, 1979, t. XXIV.

[17] Pour un tableau synthétique d'ensemble des théories et des pratiques de la communication à travers cette grille, voir Lucien Sfez, *Interdisciplinarité et communication*, Cahiers internationaux de sociologie, vol. CXI, 2001.

Chapitre I

La communication représentative

On peut affirmer que les deux théories classiques de la communication et de la représentation coïncident^[1]. La communication distingue un émetteur et un récepteur reliés par un canal : tripartition qu'on retrouve dans la théorie classique de la représentation, qui distingue le monde objectif à représenter et le monde effectivement représenté, reliés par un médiateur. Dans les deux cas, des pouvoirs considérables sont accordés au chaînon intermédiaire, médiateur, représentant légal, médiatique. On a vu que la communication représentative a pour métaphore la machine. Une image forte de cette machine communicative se nomme « boule de billard » (I). Mais ne sommes-nous, nous humains, qu'une boule de billard dans un circuit ? Voilà qui nous introduira aux grandes discussions théoriques d'une intelligence artificielle, mode essentiel de communication de l'homme avec lui-même et dont les bases sont très enracinées, l'intelligence artificielle représentative (II), et à la robotique psychiatrique (III) comme aux théories mécanicistes des mass media (IV). On étudiera enfin les corrélations et relations entre la théorie classique de la communication et de la théorie classique des organisations (V).

I. La boule de billard

Le sens commun assigne à la communication l'espace interindividuel. Deux sujets isolés, ou simplement distants, décident de se mettre en rapport. Ou l'un le décide et l'autre l'accepte. Acte volontaire, fruit d'une décision ponctuelle et qui s'achève dans sa réalisation même. Tout se passe comme si le mécanisme de liaison était simplissime : comme une boule dans un flipper. On introduit la boule dans un circuit (ici nommé « canal »), et elle atteint son but (le récepteur), lequel renvoie la bille, à l'occasion, par le truchement d'intermédiaires. Émetteur, canal, récepteur. Là-dedans, un message.

1. Premier principe

Tout est dans la linéarité du mouvement, et l'important est la conservation de l'intégrité du mouvement (du message). C'est le modèle mécanique par excellence, dont les éléments se trouvent exposés dans les *Principes* » de Descartes [\[2\]](#). Certes, des interventions extérieures peuvent freiner, détourner et contrarier le mouvement, mais son principe reste inchangé. Conditions nécessaires de cette ligne parfaite et que le sens commun n'a garde d'oublier. Il y faut deux sujets parlants, ayant un minimum de stock lexical et syntaxique commun, échangeant dans une aire sémantique commune avec l'intention de communiquer. Ainsi du téléphone qu'il faut décrocher des deux côtés.

Ce modèle est stochastique, atomistique, mécaniste. Stochastique, car c'est au coup par coup que se fait la communication, à ce moment-ci et à l'occasion de tel but. Atomistique, car la communication met en présence deux sujets, atomes séparés et insécables. Mécaniste, en raison de la linéarité du schéma de la transmission qui est une machine. La simplicité de ce modèle, que nous avons plus ou moins en tête dans nos pratiques, est sa grande pérennité. Nous retrouvons ce modèle à toutes les étapes de développement théorique, de la machine à vapeur à l'intelligence artificielle. Les raisons du succès : il est régi par des principes qui sous-tendent notre culture occidentale et qui résistent à toute entreprise d'analyse et de destruction.

2. Deuxième principe

L'analyse séquentielle et structurale de l'action. Toute l'opération de communication est analysée en moments distincts, ainsi que les éléments qui la composent. Un sujet A, un canal avec un message, un sujet B. Unités isolées, distinctes, repérées à des moments différents de l'action. Le mouvement de transmission, comme il en est de la boule de billard, est animé continûment. Il conserve sa « quantité » jusqu'à la rencontre d'un obstacle ou d'une contrariété. Quand l'opération est terminée, le mouvement a atteint l'état de repos, mais il aurait pu continuer, s'il n'avait pas rencontré d'obstacle, car il n'y a aucune raison qu'un mouvement s'arrête de lui-même [3].

3. Troisième principe

Enfin, troisième principe, l'extériorité et l'atomisation des éléments : ils ne se compénètrent pas. Le message est distinct de l'émetteur et du récepteur. Les deux sujets sont distincts l'un de l'autre. Les unités qui composent le message sont discrètes. Sinon, on a affaire, non à une communication, mais à un brouhaha en continu. De même, on peut analyser la position de la boule à chaque moment de son parcours. L'analyse isole les parties que l'expérience nous donne en totalité. Ce modèle du sens commun, d'une extrême rusticité, se retrouve dans un certain nombre de théories à des niveaux différents d'élaboration. On peut le repérer dans la sémiologie structurale et la théorie de l'information.

4. Une machine sémiotique

Comment se présente un message pour qu'il soit recevable (compréhensible) pour le destinataire ? Etant entendu qu'une communication verbale respecte la linéarité mécanique émetteur-récepteur, la question se pose de savoir à quelle condition le message émis peut atteindre son but. Ici interviennent des distinctions entre univocité et plurivocité, codage et décodage, connotation et dénotation, enfin la notion de redondance. Ces distinctions et définitions sont toutes orientées vers une fin : trouver quelle est la meilleure manière pour qu'un message soit compréhensible pour le récepteur ; éviter que trop d'obstacles n'interviennent sur la « ligne », obstacles dus alors uniquement à la mauvaise composition du message. Connotation et dénotation doivent, dans le langage vernaculaire, se composer entre

elles de façon équilibrée. Car si on ne peut formaliser la langue quotidienne, on ne peut pas non plus la poétiser trop. Cet équilibre, si difficile, a cependant sa clef qui est la redondance : pour qu'un message soit audible, il est nécessaire que certains de ses éléments se répètent ou renvoient à d'autres éléments déjà contenus dans le message.

D'ailleurs, en dehors de cette redondance « structurale » inhérente à l'utilisation de la langue elle-même, il existe une redondance pratique, surajoutée, qui s'articule au niveau sémantique. Si l'on désire accroître la capacité de compréhension du récepteur et renforcer l'univocité du message, on répète soit les mêmes termes, soit des synonymes, soit des paraphrases ou tout autre procédé. Plus forte est la redondance à l'intérieur d'un message, plus diminue la possibilité d'interprétation du récepteur. Cependant, si la redondance est maximisée ou atteint un « désordre » tel qu'il n'y a plus de message du tout, elle devient pur bruit. Il y a donc, dans la langue parlée, un point d'équilibre de la redondance que le sens commun utilise à bon escient dans la conversation ordinaire et qui peut évoluer du plus au moins selon que l'on utilise une langue poétique ou spécialisée.

5. Le sujet persiste

Le message doit toujours dire quelque chose. On ne parle pas pour ne rien dire ou pour n'être pas entendu. Bien que ne s'occupant pas de l'état des sujets situés aux deux extrémités de la chaîne, la sémiologie

structurale présume que les deux sujets parlent (la même langue) et désirent se communiquer quelque chose. Le structuralisme ne chasse pas autant le sujet que l'on veut bien le dire. Il laisse en filigrane le sujet, avec ses attributs classiques. Le sujet, atome ayant une conscience, domine l'analyse du langage, même s'il reste dans l'ombre et comme en dehors de l'enquête. De la même façon, si la boule est sûre et certaine de se mouvoir, c'est qu'il y a d'abord un dieu qui n'a aucune raison d'arrêter un mouvement qu'il a lui-même produit [4]. La boule de billard se meut à l'ombre de Dieu comme les messages s'échangent à l'ombre de l'Ego.

On voit alors se dessiner la forme de ce modèle « boule de billard » : téléonomique (la communication est orientée vers un but), anthropocentrique, voire anthropomorphique (la communication se comporte comme si elle avait conscience d'en être une, de même que la boule veut être une boule). Comme une production volontaire, cependant, elle n'est qu'un objet extérieur à ceux qui le produisent ou le consomment : c'est une matière, et, comme telle, elle est étendue, occupe un espace, admet des parties et peut être quantifiée à la condition d'un traitement spécifique. Ce traitement, c'est la théorie de l'information qui s'en est chargée.

6. La théorie de l'information

La scientificité du modèle est renforcée par la théorie de l'information. Le phénomène pris en considération est réduit : il ne s'agit plus que du message à son niveau

technique, c'est-à-dire sans l'intervention d'un quelconque contenu sémantique. On se débarrasse du problème complexe de signification. Le message sans contenu signifiant est réduit à la production d'unités discrètes, en succession. C'est une suite. Pour que cette suite d'unités puisse atteindre l'extrémité de la chaîne sans être déformée, il faut respecter certaines conditions :

- concernant le canal transmetteur ;
- concernant le message lui-même.

Le canal : dans l'analyse sémiologique, le canal était la langue elle-même et ses contraintes. Ici, le canal est physiquement repérable et modulable. On s'aperçoit que le canal lui-même peut interférer sur le message : échos et impuretés se mêlent au message, ce qu'on appellera « bruits ».

Le message : pour pouvoir circuler dans le canal, le message en langue naturelle doit être traité. Le codage intervient ici comme un système de découpage des unités. Il sera binaire. À l'opération de codage, située à l'entrée du canal, correspond une seconde opération de décodage et de transcription, située à la sortie du canal. L'information est alors définie par le rapport entre ce qui pourrait être dit et ce qui est dit effectivement. En d'autres termes, elle est la mesure du choix effectué entre les possibles. Cette liberté du choix des mots intervient à chaque moment du message. Les mots se succèdent sur une chaîne. Le message se construit sur la base d'un

calcul de probabilités de manière stochastique (au coup par coup), mais dépend aussi de qui a été choisi stochastiquement auparavant. C'est ce processus qu'on nomme « markovien ». Mais la probabilité qu'un nom suive un article est plus grande que celle d'un verbe qui suivrait un article. Sur un ensemble suffisamment long, une stabilité statistique des choix ultérieurs se produit (processus ergodique). Ainsi l'information est-elle mesurée de façon quantitative par le degré de probabilité qui affecte l'ordre des éléments d'une série. On s'aperçoit alors que, dans un ensemble hautement organisé, le choix est limité et l'information faible ; que, dans un ensemble moins organisé, le choix ou le hasard intervient de manière plus importante ; que par là l'information, premier degré de la liberté de choix, sera plus élevée : il y aura plus d'informations.

7. L'entropie

Le second principe de la thermodynamique, qui concerne l'entropie d'un système (ou mesure d'incertitude de l'arrangement des éléments du système physique, degré qui va croissant jusqu'au désordre et signifie par là la dissolution du système), peut s'appliquer à ce système qui est le langage. Nous avons vu, en effet, que la part de l'incertitude dans la transmission d'un message issu d'une source modifie le degré d'information d'un tel message. Il y aurait donc une entropie croissante qui guetterait les informations transmises, au cas où celles-ci ne seraient pas freinées par la redondance. Plus il y a d'informations, plus l'entropie augmente. L'entropie

mesure alors, en théorie de l'information, la quantité d'informations émises à partir d'une source.

En revanche, dans un système où à chaque instant la probabilité pour que le terme de la série adienne égale à 1, il y a certitude, et dans ce cas l'entropie est nulle. Ces considérations mènent à promouvoir une entropie relative qui, entre le désordre total de l'incertitude et de l'aléatoire et la répétition (redondance) sans information, maintient un degré d'entropie suffisant. C'est ici l'utilité qui règle la pratique. Ce modèle informationnel, qui privilégie à la fois la formalisation, la quantification et la programmation, a, tout comme le modèle simple de l'analyse structurale, mais avec un degré de respectabilité supérieur, contribué au destin cosmique de la communication. Sa « figure » s'est diffusée dans les sciences de la vie et dans les sciences qualifiées d'humaines.

En tant que jeu dont les règles sont ainsi grossièrement tracées, le modèle « boule de billard » informe et génère une grande diversité de variations, mais dans tous les cas de figure, il assure le règne de la théorie représentative. Le message représente l'émetteur auprès du récepteur, à travers des intermédiaires localisés, qui représentent eux-mêmes des agents. Le procès s'offre dans une visibilité quasi totale et maintient écartés les pôles actifs/passifs de la communication. C'est là le principe même de la représentation, qui s'instruit, ici, de la métaphore machinique. On comprend alors la grande influence de la « boule de billard », influence précise et stricte, dans certains cas, ou influence plus large par réfraction ou diffraction, dans d'autres.

Tel est le modèle communico-représentatif qui est à la racine de toutes les théories classiques de la communication qu'il s'agisse des anciennes théories sur les mass media qui ont encore leurs tenants (jusqu'en 1940), des psychothérapies à électrochocs ou à magnétisme ou de la robotique psychiatrique, de l'intelligence artificielle de H. Simon et de ses disciples et des systèmes experts ou encore des théories classiques des organisations. Ainsi la métaphore machinique livre-t-elle, à travers les théories que nous venons d'évoquer, son contenu représentationnel et linéaire. Elle livre aussi, au-delà des expériences qu'elle suscite et qui sont toutes utiles, des éléments d'argumentation du pouvoir de l'homme sur son environnement, une philosophie de la maîtrise. Un instrumentalisme. Armés d'outils conceptuels, sachant fabriquer des objets techniques à partir d'une rationalité constructive, c'est d'un optimisme de la raison que se soutiennent les théoriciens et les praticiens-ingénieurs dont nous avons parlé. Les résultats sont là. Ils sont acquis, ils ne sont susceptibles ni d'être ignorés, ni d'être méprisés. Une véritable puissance de la raison se fait jour : l'Homo faber créateur, inventeur, fabricant de modèles, est posé tel Prométhée face au chaos du monde que son activité organise.

Au-delà de cette figure architectonique se profile le paradigme de la séparation entre l'homme et les créatures vivantes ou inanimées. L'homme se détache nettement de ses voisins car il a un pouvoir, lié fondamentalement à l'usage de la raison, qui est celui de parler. De même que les procès du general problem

solver de H. Simon nous ancrent dans le schéma de la décision cartésien (recueil d'information, délibération et choix dichotomique), de même cet innéisme de la faculté de langage ne nous éloigne guère de Descartes : la théorie classique de la langue, dont Descartes trace les linéaments dans le Discours est directement déterminante pour le mécanisme de Simon et de ses collègues. Car, si Chomsky et Turing sont les inspireurs directs, les grands ancêtres demeurent Descartes et La Mettrie.

II. L'intelligence artificielle

1. Les inspireurs : Chomsky et Turing

A) La limite Chomsky : la grammaire-machine

En liant capacité cognitive et compétence linguistique, Chomsky se réfère directement au rationalisme de Descartes. Il emprunte au philosophe l'argument selon lequel des hommes hébétés, voire insensés ou interdits de parole par quelque lésion du cerveau, gardent pourtant cette faculté innée, comme en sommeil... sinon ce ne seraient plus des hommes... Un innéisme mitigé règne ici, car il faut de l'apprentissage, de l'expérience pour que se développe cette faculté. Innéisme biologique dont la preuve est confiée à la neurobiologie [5]. Cette capacité génère des compositions variées, sous forme de langues diverses, secteurs particuliers d'un grand tout langagier.

Structure profonde globale et structures de surface particulières renvoient ainsi aux deux niveaux du hard et du soft, ou à un stockage de règles accompagnées de modalités. Entre structure profonde et structures de surface existe un développement linéaire. Le message se produit sans qu'il soit tenu compte des situations respectives de l'émetteur et du récepteur. Position neutre, qui laisse entre parenthèses tout ce qui pourrait affecter l'interprétation de la parole énoncée.

Il est possible, dès lors, de mettre en rapport le processus de l'ordinateur et celui du langage humain : pour l'ordinateur, la faculté (ou compétence) linguistique peut être considérée comme innée dans la mesure où elle se loge dans le hard. Quant à l'interprétation, effet sémantique, elle est laissée à l'utilisateur ; elle s'obtient par le simple déroulement des règles du langage artificiel. Voilà qui arrange bien Herbert Simon et ses comparses. C'est bien l'univers de la compétence qui est ainsi désigné, au mépris de ce qu'on pourrait appeler « performance », c'est-à-dire les manifestations singulières, occasionnelles, de sa réalisation. La structure du dire – la langue – est préférée à l'aléa du « dit », de la parole en situation, qui n'est alors qu'une conséquence déductible.

L'impératif du visible régit la machine : les idées claires sont à ce prix. La fortune du Macintosh tient à ce que cela a été non seulement respecté, mais encore ingénieusement utilisé : le wisiwig [\[6\]](#), ici, domine la scène représentative. Chaque mouvement est analysé partie par partie, comme autant de pièces d'un Meccano à

ajuster. Ni Simon ni ses collègues n'enfreignent cette loi de la compétence opératoire pour laquelle il n'existe que de l'explicite. Comme son nom l'indique, l'explicite est le dépliement d'un schéma, son explication. Sortir de l'ombre, mettre en lumière, signifie poser les parties l'une à côté de l'autre.

B) La médecine Turing

Pour assurer l'affaire : la possibilité d'une machine à penser universellement valable, il faut d'abord, pense Turing, réfuter les arguments antimécanicistes. Les neuf points de cette réfutation peuvent être considérés comme la bible de l'intelligence artificielle. Ils sont établis dans l'article célèbre « Computing machinery and intelligence », de 1950 [\[7\]](#).

Il s'agit de trois personnes qui ne se connaissent pas. Un homme, une femme et un observateur. L'homme et la femme sont chacun dans une pièce. L'observateur communique avec eux par télétype. Il doit deviner dans quelle pièce est la femme. Celle-ci tente d'aider par ses réponses l'observateur qui l'interroge. L'homme, en revanche, doit brouiller les pistes, répondant, par exemple, comme il pense qu'une femme répondrait. Ce jeu de suppositions montre que l'homme peut tromper l'observateur en se faisant passer pour une femme, à condition qu'il en sache assez sur elle pour l'imiter. La femme, elle, ne triche pas. Elle fait tout, au contraire, pour que l'observateur la reconnaisse comme femme, mais il n'est pas sûr qu'elle gagne. De toute façon, l'observateur hésite.

Telle est la construction du jeu qui peut passer pour un test d'intelligence pour l'ordinateur. Si la machine arrive assez bien à imiter la pensée humaine de telle sorte qu'elle trouble le jeu et fasse hésiter l'observateur, alors, en quelque sorte, elle a gagné ses lettres de crédit. L'imitation game met l'accent sur cette difficulté où nous sommes de désigner la réalité de l'esprit. L'imitation game ne fait que mettre en évidence, par l'introduction de la chambre close, cet aspect de similitude structurale, en dérobant au regard et aux sens l'appréhension physique de l'homme qui joue à être femme. Nous voilà armés pour comprendre l'efficacité, les limites et... les dérapages des tenants d'une conception représentative de l'intelligence artificielle.

2. L'intelligence très artificielle de Simon et Newell [8]

Cinq postulats :

Postulat n° 1 : La question est réduite au problem solving : un être individuel, normal, à court terme.

Sur quoi nos auteurs veulent-ils essentiellement travailler ? Réponse : « La présente étude est concernée par la performance des adultes intelligents dans notre culture. » Les tâches discutées sont donc courtes (une demi-heure) et visent des problèmes de nature symbolique d'une difficulté modérée.

Quelles tâches ? Jeu d'échecs, logic theorist, puzzle

cryptarithmétique. Les problèmes moteurs ou perceptifs sont exclus, de même que les variables personnelles. Rien non plus sur le développement, les différences dues à l'âge. Très peu sur l'apprentissage. But essentiel : la performance sur des tâches courtes, sans long terme. « La présente théorie voit l'homme comme un processeur d'information (...). Un ordinateur est une instance de processeur d'information. Cela voudrait suggérer que la phrase est une métaphore : l'homme doit avoir pour modèle l'ordinateur digital. » [9]

Forme de la théorie [10] : c'est le terme de sufficiency qui compte : la théorie doit produire un système de mécanismes suffisants pour accomplir les tâches cognitives recherchées [11]. On retrouve ici la notion de rationalité limitée (bounded rationality), chère à Simon. Cette rationalité limitée est celle d'un homme normal, individuel, qui agit et pense à court terme. Il sait ce qu'il veut, mais ne sait pas comment le faire. On connaît le but, on ne connaît pas le ou les chemins pour y parvenir. Voilà qui écarte toute indécision fondamentale sur nos avenir aléatoires, qui chasse les miasmes délétères de la nouvelle histoire, de la psychanalyse et de l'anthropologie. Voilà qui révèle de façon criante les limites... de la rationalité limitée et l'inscrit à jamais comme déguisement bon enfant (ou humoristique ?) de la vieille rationalité universelle, dictatoriale.

Remarquons déjà que, s'il est vrai que l'homme agisse par sélections successives de moyens pour atteindre un but défini à l'avance, alors il est tentant d'établir un rapport de similitude entre cette démarche du « pas à pas » et

celle de l'ordinateur... jusqu'au point de les faire coïncider et d'assurer que l'homme opère comme un système de procès d'information (ips).

Postulat n° 2 : L'humain opère comme un système de procès d'information (ips) : Cela est reconnu comme postulat qui ne mérite pas d'être justifié et qui doit être seulement clarifié. La question de la plausibilité d'un tel postulat est écartée.

Postulat n° 3 : Un système de procès d'information (ips) est un système de signes : Un ips est un système consistant en une mémoire contenant des structures de signe [12], un processeur, des effecteurs et des récepteurs. Diverses conséquences en découlent.

Postulat n° 4 : Ce système de signes repose sur une conception exclusivement représentative.

Une fois connu le postulat n° 3, le postulat n° 4 ne saurait nous étonner. Si l'ips est un système de signes, une conception représentative s'ensuit.

Dans le livre de Newell et de Simon, la représentation apparaît à tout moment, et d'abord dans le rapport du langage au monde. Nous posséderions une série d'associations qui représenteraient elles-mêmes nos mouvements externes, nous pourrions dire a priori. Cascade de représentation : la langue qui représente les structures linguistiques profondes qui représentent a priori le monde.

Postulat n° 5 : La représentation est spatiale. Dans cette représentation, si une partie est réellement liée aux sujets (leur psychologie) et à leurs différences, une partie reste invariante : le fait même de se représenter la tâche, de la cadrer, de l'isoler et de la localiser dans l'espace des autres tâches. En un mot, la représentation met en action un processus constant, la spatialisation, même si l'utilisation de ce processus est diversifiée par des individus singuliers, compte tenu de l'importance et de la spécificité de la tâche. Ce qui est à remarquer, c'est l'extériorité de la représentation de la tâche : je la tiens devant moi, comme un paysage, je l'envisage comme un objet situé dans l'espace où elle occupe elle-même un certain lieu [\[13\]](#). Le programme pour accomplir cette tâche est le résultat de ce positionnement. En somme, la représentation interne est la juste réplique de ce qui est donné à l'extérieur sous forme de chunks aux signes associés. Dualisme de Simon très fidèle au dualisme cartésien : il y a des ready-made structures dans l'esprit, prêtes à attraper des signes déjà associés dans la réalité. Structures associatives de l'esprit qui correspondent à l'associativité des choses dans le monde. Rien là que de très banalement connu ; c'est l'antique théorie d'une correspondance terme à terme entre les sensations venues de l'environnement et leur représentation « interne ».

Les résultats indiscutables : les systèmes experts

Il faut bien avouer que ces simplifications, qui paraissent abusives, ont cependant produit des résultats. La totalité des systèmes experts ou des machines à traitements de

texte actuellement sur le marché se fonde sur ce type de pensée. Chacun sait ce qu'est un système expert : un ordinateur dont le programme est monté à partir d'énoncés experts de milieux professionnels, de la géologie au droit, de la chimie à la médecine.

3. Les dérapages Simon

Dans l'œuvre de Simon, tous les éléments que nous avons déjà signalés appartiennent au vocabulaire des tenants d'une position ustensilaire de la machine, qu'elle soit un ordinateur ou une pelle à tarte. Et, cependant, quelque chose comme un glissement se produit, où la machine devient en quelque sorte ce par quoi l'homme se définit. De la préposition « avec », qui caractérise les premiers essais de Simon sur l'automatisation des décisions, rendant plus aisée la tâche du preneur de décision, on passe à la préposition « par », qui suppose l'arrivée d'un nouvel homme-machine ou d'une nouvelle machine-homme, position assez confuse, pleine de repentir et à la fois d'audacieuses prophéties. Ainsi, « afin d'être Proust, l'ordinateur devrait posséder une vaste connaissance de la langue française » [\[14\]](#) ; ainsi encore du « credo » que Simon nous livre dans *Le nouveau management* [\[15\]](#) : la machine qui lit, pense, apprend et crée (p. 4). Ses limites ne sont-elles pas celles de l'homme lui-même (p. 6) ? L'ordinateur est flexible. De plus, le sentiment pourrait bien être pris en compte par la nouvelle génération d'ordinateurs qui peut tout comprendre.

Tout est lisible.

Il n'y a aucun secret : il est tout à fait possible de mettre tout en lumière (p. 63). Freud est heureusement loin derrière nous. C'est que l'homme nouveau sera indissocié de la machine. Il n'est plus unique maître et roi de l'univers. La nouvelle position de l'humain est alors à définir.

Dans *La science des systèmes, science de l'artificiel* [\[16\]](#), Simon insiste sur l'unité des systèmes naturels et artificiels (p. 11). « Si les ordinateurs sont organisés plus ou moins à l'image de l'homme, alors l'ordinateur devient un moyen évident pour évaluer les conséquences de bien des hypothèses sur le comportement humain » (p. 38). Fourmi, homme ou ordinateur, c'est tout un : ils sont simples, et l'apparente complexité de leur comportement est le reflet adaptatif de l'environnement où ils se trouvent (p. 39 sq.). D'ailleurs, le type de mémoire est le même (p. 52 à 64). Cela n'est pas surprenant puisque psychologie cognitive et linguistique transformationnelle chomskienne s'appuient, l'une sur l'autre, sur la même conception de l'esprit humain (p. 64). Homme et machine sont « basiquement » séquentiels dans l'exercice de pensée (p. 70). Les choses sont toujours quasiment décomposables à court terme, elles ne s'agrègent qu'à long terme (p. 121), sans que la faiblesse de notre esprit nous permette de comprendre comment on peut distinguer les deux. Comme si la tâche, à court terme la plus modeste – comme la manière de tenir son couteau et sa fourchette – n'était pas le fruit d'une très ancienne culture et d'une éducation qui dure ce que dure la vie d'un

homme. Les systèmes sociaux sont aussi, paraît-il, quasi décomposables (p. 123) : ainsi des opérations de planification réussies ! Une perle encore : puisque nous sommes séquentiels, tout comme la machine, nous ne pouvons tenir qu'une conversation à la fois ! La surimpression des souvenirs et la simultanéité de nos attentions sur des objets différents sont escamotées par Simon qui dénonce la théorie platonicienne de l'apprentissage fondée sur le souvenir (p. 134).

Simon est ici le grand responsable des progrès décisifs de l'intelligence artificielle comme de son piétinement actuel dans ses ornières représentatives. Que faire avec le langage ordinaire ? Et que faire avec l'apprentissage ? Et que faire encore avec l'invention ? Aucune de ces trois questions ne trouve de réponse dans la rationalité limitée des petits pas juxtaposés. Ni Newton ni Einstein n'ont inventé ainsi. On ne peut en être surpris quand la question est réduite à une représentation, localisée dans l'espace, extérieure à l'objet qu'elle représente, rationnelle (sommes-nous vraiment toujours rationnels, même approximativement ?) et linéaire. Tout serait alors transparent, visible et lisible, sans opacité aucune. Vision machinique pure, que l'homme a produite (il en est donc capable), mais qui ne concerne qu'une faible part de son activité. Problème bien connu des théoriciens modernes de la décision. Il est vrai que l'homme parfois décide rationnellement ; il est tout aussi vrai que cette pratique est rare. Il y a là plus qu'un reste : le monde. Et là où le bât blesse avec l'artificieuse intellection de Simon, c'est lorsqu'elle entend s'occuper du monde.

4. Le délire Minsky

A) « Society of minds »

Mieux encore, dans la « société des esprits », les compétences ou facultés de l'esprit (appelées cerveau) sont vues comme autant d'agences dotées d'organisation, avec des divisions fonctionnelles, avec des sous-spécialités appelées « agents ». Chaque agent a deux états, un état passif et un état actif ; s'il y a conflit entre agents, des compromis apparaîtront par le moyen de mécanismes locaux, précurseurs du raisonnement. Chaque groupe a sa signification à soi, et même son épistémologie propre. C'est la mise en relation de ces zones hétérogènes qui fait la grandeur de la compréhension. Tous les traits de la société occidentale – en particulier américaine du Nord – défilent ici : le pouvoir disséminé entre des groupes, chacun avec son autonomie, conflits et compromis, pas de point de vue central, hiérarchies sociales, cadres supérieurs et un plan de développement. Nous nous croyons à New Haven [\[17\]](#).

B) Freud au placard

Un autre exemple délirant : que dit Don Norman de la mémoire ? Qu'elle est une sorte de module à programmes. Poursuivant un souvenir, entreprenant un discours ou une action (l'une passe par l'autre, le modèle est sémiologique), je développe une « ligne » sur laquelle je retrouve mes « engrammes », ou mon

scénario dynamique (le mop de Shank). Ainsi puis-je bifurquer vers un programme voisin, me trompant d'embranchement et mêlant deux programmes connexes : ce sera le lapsus. Foin de Freud. L'explication de l'erreur est ainsi renvoyée à un embrouillage de la « ligne », et le lapsus est décrit en termes d'opérations d'agences, comme chez Minski. Le lapsus, simple dysfonction purement mécanique, appartient à la description d'un système en représentation. Ce qui lie Don Norman et ses collègues au système machinique du représenter, malgré quelques glissades pour rejoindre le camp des cognitivistes, c'est bien l'attrance pour l'ips (Information Processing System).

III. La psychiatrie robotique

1. Un exemple de système expert humain : le DSM IV [\[18\]](#)

Le nosologue a toujours eu un faible pour la taxinomie, ce qui implique la hiérarchisation. Il est vrai que même « vide », cette hiérarchie est utile pour savoir à quelle étape du trouble en est le patient. « Léger, moyen, sévère, en rémission partielle ou rémission complète » peuvent paraître des catégories un peu « légères » elles-mêmes, mais ont leur utilité dans la conduite à tenir par le clinicien. On peut aussi hiérarchiser les niveaux de certitude diagnostique, compte tenu des informations que l'on possède. On peut enfin établir de grands « axes » pour orienter et le diagnostic et le traitement : troubles

mentaux et affections physiques, troubles du développement et de la personnalité, syndromes cliniques, par exemple. Un manuel qui recueille ces différentes informations et les classe, permettant ainsi de faire jouer tous les paramètres et de déceler le bon diagnostic est tout à fait appréciable. Mais, et c'est là que les choses commencent à devenir moins simples, il est nécessaire, dans la perspective d'une taxinomie générale, de tenter une réunification des codes utilisés par les psychiatres américains (l'American Psychiatric Association) et des codes en usage en Europe et particulièrement en France. En 1980 paraît, aux Etats-Unis, le Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders III, qui faisait suite au DSM II, lui-même proche de la classification internationale des maladies adoptée par l'Organisation mondiale de la santé. Il s'appelle aujourd'hui DSM IV.

Plusieurs questions se posent concernant les arbres de décision recommandés par le manuel, en application des catégories préalablement définies.

Ces arbres sont construits sur une dichotomie (oui et non) relativement aux entrées axialisées et codées exemple : de 295. 10 à 295. 95 s'étagent 21 espèces de schizophrénie, codées sur l'axe II (Trouble du comportement). Chaque numéro du code se divise ensuite en plusieurs sous-espèces, A, B, C, D... En admettant que l'une soit exclusive de l'autre, il suffit d'en réduire le nombre à deux pour arriver au « bon » diagnostic. Le système fonctionne donc comme un système expert et la seule différence est que l'un, le DSM

III, est « manuel » alors que l'autre (le système expert) est informatique. Moins amusant qu'Eliza, dont on pouvait croire qu'il était répétition ironique du discours psychanalytique, l'arbre à décision du DSM III-R conduit au vertige numérique en donnant l'illusion, quand on arrive à conclure, d'une « vraie » décision, c'est-à-dire d'une décision « objective », dûment atteinte par exploration minutieuse de toutes les possibilités. Il en est ici comme de toutes les décisions inscrites dans une linéarité arborescente : sur le plan de l'efficacité, elles sont généralement redondantes, voire inutiles : on peut par une longue suite de bifurcations « oui-non », renforcer sa première impression – le patient souffre d'un trouble non spécifié... dans la classification dont je me sers. C'est la classification qui est justifiée, et non le diagnostic... Sur le plan théorique, ces classifications sont justement dites « a.théoriques », ce qui est un comble, et « objectives », ce qui est, peut-être, la pire chose qu'on puisse reprocher à une décision médicale...

Cependant, la prime de plaisir n'est pas négligeable : le clinicien a dans sa poche, sous la main (le DSM III-R est un « mini »-manuel), de quoi faire le poids devant l'écran-expert. Et s'il ne dispose pas de l'écran magique, il possède tout au moins le procédé, le protocole imparable de la décision-miracle ; il est magicien, lui aussi.

IV. Les conceptions mécanistes des mass

media

Tout comme on l'a vu à propos de l'intelligence artificielle, le point de départ d'une réflexion sur la communication est toujours le schéma classique de la décision, cartésien, représentatif. Dans ce schéma fragmenté, mécanique, l'émetteur est tout-puissant. C'est lui qui envoie la boule de billard, le message qui frappera l'auditeur, le sujet actif, le prince. Le pouvoir entend décider l'autre ou pour l'autre, sujet passif, tout ouïe et tout consentement. On suppose celui-ci prêtant l'oreille au contenu du message et on lui laisse le loisir, cependant, de juger de la réalité de l'authenticité ou du charme persuasif du message reçu. À l'émetteur de se débrouiller pour le rendre acceptable.

1. Les premières analyses : la domination de l'émetteur

C'est le modèle behavioriste d'un stimulus extérieur et d'une réponse qui prévaut ici. Un réflexe quasi conditionné au message installe l'idée d'une domination de celui qui provoque le message. Les ancêtres de cette théorie furent Charcot (hystérie, hypnose), Le Bon (la propagande et la psychologie des foules, Tarde (l'imitation) [\[19\]](#).

Le récepteur est passif, en état hypnotique, dit-on, largement influencé par la propagande. La masse est molle, malléable. Jusqu'à Baudrillard, l'ultracritique de la

modernité qui parle de sidération... au point d'en être sidéré. Le schéma d'une transmission linéaire de l'information nous vient aussi de la théorie de l'information de Shannon et Weaver, déjà exposée. Mais, comme le dit Thayer, « on oublie souvent que Claude Shannon et Norbert Wiener ont autrefois démenti spécifiquement que leur théorie soit pertinente au processus de la communication humaine. On oublie que Shannon pensait principalement à la transmission et à l'acquisition de signaux électroniques » [20]. Le behaviorisme « oublia » cette « nuance » : Humphrey, F. H. Allport, Holt, plus tard Hull, volontairement ou à leur insu, s'inscrivent dans le schéma pavlovien du déclic qui engendre une réaction, nous poussant à considérer que le destinataire est toujours sous contrôle de l'émetteur, ce que Ravault appelle excellemment la thèse de la victimisation du destinataire [21]. Plus tard, le modèle se nuance. Entre le stimulus (S) et la réponse (R) interviennent des filtres : la société, le monde, la culture ou les modes de production. Des écrans s'insinuent entre R et S. La cybernétique, avec la notion de feed-back, complique le modèle. À chaque tour de piste, celui qui reçoit devient un émetteur. C'est cet émetteur toujours qui importe. Je songe ici aux modèles de Lasswell ou de Schramm. Lasswell et son modèle des 5 W, qu'il dénonce en en restant prisonnier, illustrent le propos : who says what to whom through which channel with what effect (qui doit quoi à qui à travers quel canal avec quel effet). Or ces questions valent aussi bien dans le sens émetteur/récepteur que dans le sens récepteur vu comme émetteur vers d'autres récepteurs [22]. Le modèle

de Schramm est voisin : c'est toujours l'émetteur, placé ou non un moment en position de récepteur, qui est pris en considération et réellement travaillé [23].

Qu'il s'agisse encore de théoriciens marxistes, comme H. Shiller, qui dénoncent l'impérialisme des médias, ou d'ouvrages à succès comme *La persuasion cachée* de Vance Packard, on s'occupe toujours du contrôle exercé par l'émetteur sur la population. Comme le dit Lasswell, les fonctions de l'émetteur sont essentielles. Surveillance, mise en tune de ce qu'envoie l'émetteur avec ce que pense le récepteur, transmission de l'héritage social à de nouvelles générations. On ne saurait être plus clair. Et le Lazarsfeld de la première génération ne pensait pas autrement, qui cherchait les effets des mass media sur leur audience, sans jamais les trouver. C'est bien le « représenter » qui est convoqué pour soutenir ce modèle. Séparation du représentant et du représenté en émetteur et récepteur, séparation des sujets émetteur et récepteur d'avec l'objet message, réalité des deux sujets et réalité objective du message : le tout est formalisable, mathématiquement, y compris la circularité cybernétique, tandis que le bruit est vu comme extérieur, gênant la réception.

2. L'émetteur perd ici du pouvoir : le rôle des intermédiaires

L'émetteur perd ici de son pouvoir, sans pour autant perdre tout pouvoir. Comme il arrive aux théories de l'information, la prise en compte d'intermédiaires-filtres

va compliquer le schéma. L'arrivée sur scène de ces médiateurs est diversement traitée par des auteurs comme Westley et Mac Lean, Katz et Lazarsfeld. Dans le modèle de Westley et Mac Lean, le message que le messenger C transmet à B, le récepteur, représente la sélection de deux messages à la fois, celui venant de A, l'émetteur, des sélections de C, des abstractions venant des objets de l'orientation (de X1 à X-) et des abstractions de Xs dans son propre champ sensoriel à lui, C, le messenger. Le fait que l'intermédiaire serve comme agent du destinataire constitue un important déplacement de la problématique initiale, qui accordait un poids exclusif à l'émetteur.

Mais Westley et MacLean s'arrêtent en chemin. L'encodage est décrit par eux comme étant le processus par lequel A et C transforment l'objet initial : ils donnent par là un pouvoir de transformation à l'émetteur, sans reconnaître le même pouvoir au destinataire. Car ils décrivent le décodage comme « le procès par lequel le destinataire B intériorise le message ». Simple intériorisation ici sans création. Seul l'émetteur est créatif.

« Two-step flow communication ». – Les médias n'influencent pas le public directement (one-step flow), mais par l'intermédiaire de groupes ou de leaders qui reprennent ou non le message des médias. Ces leaders d'opinion sont en fait très semblables à ceux qu'ils influencent. Il existe un flux d'influence des médias sur les leaders et de ceux-ci sur l'opinion. Il est évident que, ainsi posé, le problème reste celui d'une origine fléchée de l'information, qui appartient toujours à l'émetteur,

même si l'émetteur est double. Mais, comme on le verra dans l'évolution actuelle de Katz, il n'est pas innocent de déplacer ainsi la question. Car, à tant insister sur les symboles partagés par les leaders et ceux qui les écoutent, on finit par développer des analyses de plus en plus fines de sociopsychologie du destinataire. L'important est seulement ici de noter le two-step flow comme une étape, comme une fêlure dans l'ancien système fonctionnaliste, informatif, représentatif de la sociologie américaine. Dans ces modèles, les choses restent distinctes : stimuli, effets, même s'il y a parfois interaction entre les deux, quand les analyses deviennent plus fines. Mais le message est réel, objectif, les acteurs restent séparés. La représentation est encore reine.

V. La communication représentative dans la science classique des organisations

L'ouvrage de March et Simon, Les organisations (Dunod, 1969), fait le point sur les usages de la communication dans les entreprises et dans les théories des organisations les plus classiques (jusqu'aux années soixante environ). Mais aussi et parfois involontairement, March et Simon nous disent beaucoup sur leur propre conception de la communication dans les organisations. La communication s'inscrit, pour ces auteurs, dans un

chapitre 6 intitulé « Limitation dans la connaissance des processus rationnels ». Chapitre décisif, s'il en est, puisqu'il contient l'assertion et la justification de la fameuse bounded rationality de Simon dont on a montré qu'elle cachait la sempiternelle rationalité universelle [24].

La communication est alors un des éléments constitutifs de la rationalité limitée. Elle prend place dans l'analyse après la description des programmes et stratégies, de l'identification organisationnelle et de la division du travail. C'est en particulier dans le cadre d'une division interne du travail que les « communications » sont envisagées.

« Il est extrêmement difficile de communiquer à propos d'objets intangibles qui ne sont pas normalisés. Les aspects les moins structurés des tâches de l'organisation font donc peser sur le système de communication les fardeaux les plus lourds, et cela particulièrement en ce qui concerne les activités ayant pour objet d'expliquer des problèmes qui ne sont pas encore bien définis » (p. 161).

Les auteurs prennent alors l'exemple de la jauge d'huile qui est, soit « bien », soit « trop basse ».

Dans le premier cas le conducteur ne fait rien ; dans le second « un programme est déclenché pour y remédier (amener la voiture chez le réparateur) ». Commentaire très éclairant. Cet exemple illustre aussi la façon dont on peut simplifier la communication en substituant à des normes apportant des résultats satisfaisants des critères d'optimisation (p. 160).

On ne saurait mieux rabattre la communication sur l'information au sens quasi mathématique ou cybernétique du terme. La communication informative, c'est ce qui permet l'auto-réglage des institutions. Raplatissement réducteur en décision par oui/non. Si l'on a bien compris, la communication est là pour permettre des réponses standard. Nous voilà en pleine « communication artificielle » analogue à l'intelligence artificielle du même Simon. Et nous voilà loin d'une conception aléatoire de la décision, de l'intelligence et de la communication. Ce qui n'est pas normalisé est incontrôlable : c'est bien dommage !

Nous voilà tranquilisés, s'il en était besoin : la conception de la communication de Simon coïncide exactement avec sa conception de la décision (préparation-décision-exécution) et de son artificieuse intelligence. Dans les trois cas les simplifications sont abusives, et parfois opératoires : qu'il s'agisse des local problem solving qui sont au cœur des systèmes experts, de sa rationalité limitée qui incarne en effet statistiquement les choix les plus probables dans les organisations, ou de sa communication artificielle qui n'est pas là pour nous permettre de communiquer, ni pour séduire, mais qui est juste présente pour trancher par oui ou par non, dans une situation précise, préprogrammée.

Quel est le prix à payer pour cette opérativité d'une communication très représentationnelle avec sa trilogie émetteurcanal-récepteur qui renvoie si bien à la trilogie de la décision : préparation-décision-exécution ? Ce prix est lourd : celui d'une relative cécité dans l'observation de

nos sociétés complexes et aléatoires.

VI. Conclusion du chapitre I. Représentation, première définition de la communication

La communication, ici, c'est le message qu'un sujet émetteur envoie à un sujet récepteur par un canal. L'ensemble est une machine cartésienne conçue sur le modèle de la boule de billard dont la marche et l'impact sur le récepteur sont toujours calculables. Causalité linéaire. Sujet et objet restent séparés et bien réels. La réalité est objective et universelle, extérieure au sujet qui la représente. La représentation et ses caractéristiques constituent le fondement même de l'action et de la perception. Position dualiste, chère à Descartes, quoi qu'en disent les tenants d'une intelligence très artificielle. Et ce ne sera pas le moindre de leur paradoxe que d'écarter le dualisme cartésien, tout en usant à plein régime du schéma de Descartes, représentatif, qui pose la relation entre deux substances différentes, corps et esprit, sujet et objet, l'homme et le monde. La représentation est la seule manière de garantir la réalité du sujet et la réalité de la nature. La représentation assure leur coïncidence.

Notes

[1] Elles coïncident aussi avec la théorie classique, cartésienne, de la décision. Voir sur ce point notre Critique de la décision, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 4^e éd., 1992, introduction, et notre Critique de la communication, Le Seuil, 3^e éd., 1992., introduction

[2] Les principes de la philosophie, Gallimard, coll. « La Pléiade », p. 633. sq., § 37, 39 et 40

[3] Descartes : voir le passage sur les automates, Discours de la méthode, Gallimard, coll. « La Pléiade », 5^e partie, p. 164.

[4] Descartes, Les principes de la philosophie, op. cit., § 37, 39 et 40.

[5] Chomsky, Réflexions sur le langage, Maspero, 1977.

[6] What I see is what I get.

[7] In Mind, t. XLIX, n° 236, 1950.

[8] Dans Human Problem Solving New Jersey, Englewood Cliffs, Prentice Hall Inc., 1972.

[9] Ibid., p. 5.

[10] On doit lire sur ce point l'article de Joana Pomian dans Quaderni (n° 1, « Genèses de l'intelligence artificielle »), article intitulé « Aux origines de l'intelligence artificielle : Logic theorist et gps ou H. A. Simon en père fondateur ».

[11] Voir par exemple Reason in Human Affairs, Stanford University Press, 1983.

[12] « Signe » est la seule traduction convenable de token. Toute la conception de Simon se cristallise ici : il ne s'agit pas de symboles (réunification active après

coupure) au sens grec ou au sens de l'Eucharistie, mais de signes, c'est-à-dire d'éléments qui désignent des objets. Conception exclusivement représentative et pas du tout symbolique. Le signe de Simon dénote, le symbole connote.

[13] Task environment is represented as a problem space, in *Human Problem Solving*, op. cit., p. 789.

[14] Entretien avec Guitta Pessis Pasternak, *Le Monde*, 1^{er} mars 1984. Les robots pourraient avoir leur Einstein, lui répond en écho Feigenbaum (entretien avec Guitta Pessis Pasternak dans *Les Nouvelles Littéraires* du 27 février 1986). « L'humanité n'est qu'une mécanique », paraît-il.

[15] Éd. *Economica*, 1980.

[16] Éd. de l'Épi, 1974.

[17] Ville décrite en ces termes par R. Dahl dans *Qui décide ?* (A. Colin). Dahl fait de cette description morcelée le modèle d'une analyse sociologique convenant à toute la société américaine.

[18] *Mini-DSM IV. Critères diagnostiques*, Masson.

[19] Encore que Tarde donnait de l'imitation une interprétation très active. Mais il ne fut lu que dans le sens passif, ce qui seul compte.

[20] *Cybernétique et communication humaine*, VI^e Congrès international de cybernétique, Namur, Belgique, septembre 1970.

[21] Voir sur tous ces acteurs et des auteurs plus critiques la très bonne thèse de Ravault, *Some Possible Economic Dysfunctions of the Anglo-American Practice of International Communications*, Ann Arbor, Michigan, University Microfilms International, 1980.

[22] H. C. Lasswell, The structure and function of communication in society, in The Communication of Ideas, ouvrage collectif sous la direction de Lyman Bryson, New York, Harper & Brothers, 1948, p. 37.

[23] Schramm, Men, Messages and Media : A Look at Human Communication, New York, Harper & Row, 1973 ; The nature of communication between humans, The Process and Effects of Mass Communication, ouvrage collectif sous sa direction, revised edition urbana, University of Illinois Press, 1971.

[24] Voir Lucien Sfez, Critique de la décision, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 4^e éd., 1992, et Critique de la communication, Le Seuil, 3^e éd., 1992.

Chapitre II

La communication expressive

Parallèlement à la conception de la communication représentative, il existe, et depuis longtemps, une autre conception de la communication, la communication expressive. Ici plus d'émetteur, canal et récepteur, plus de boule de billard, de cause et d'effet, avec des successions et des hiérarchies cloisonnées, des signes qui représentent.

Au contraire ici tout est classé d'emblée. L'effet est dans la cause. Des hiérarchies peut-être, mais enchevêtrées les unes dans les autres, si bien qu'on ne sait plus distinguer ce qui est base et ce qui est sommet. Sujet et objet sont liés, mais par des niveaux. La métaphore de l'organisme est reine. Elle prend pour nom le *Creatura* cher à Gregory Bateson (I), qui nous introduira aux idées de l'École dite de Palo Alto (II), à l'auto-organisation (III), au connexionnisme ou version expressive de l'intelligence artificielle (IV), aux mass media expressifs (V) et aux conceptions organismiques de la science nouvelle des organisations (VI).

I. Le Creatura

« Bateson irrigue son territoire par un Rubicon ontologique. Sur l'une des deux rives, le Pleroma, le monde des atomes et des boules de billard. Sur l'autre, le Creatura, le monde de l'organisation vivante et de l'évolution qui, de par leur nature, sont communicationnels. » [\[1\]](#) C'est le Creatura qui intéresse Bateson, car c'est le Creatura qui est communicationnel. Le Creatura ne naît pas de rien, ex nihilo. Son référent ? Ce n'est plus Descartes et la machine représentative, mais un jeune loup inquiétant, un dissident : Spinoza.

La dissidence Spinoza. – Ici, la représentation échoue dans sa tâche de transmettre le mouvement des causes aux effets. Pour Spinoza, causes et effets ne sont pas éloignés par une cascade de délégations, car les « effets » de la nécessité de Dieu ne sont pas inférieurs dans leurs manifestations à la cause qui les a produits. La cause est immanente aux signes, elle leur est intérieure. Ainsi les idées expriment-elles la nature et ne la représentent pas. Le monde intellectuel est celui par lequel nous communiquons entre nous, pour peu que nous sachions que nos idées ont en commun d'appartenir à Dieu (ou à la Nature), non comme des parties séparées et mutilées de son Être-Nature, mais comme expression totale de sa totalité. Or, sans jamais faire référence explicite à la philosophie de Spinoza, c'est bien sur les principes de l'expression, par opposition à ceux de la représentation, que les théoriciens de la

communication organique s'appuieront. Véritable changement de régime.

– À commencer par un changement de régime sensoriel : avec la représentation, nous étions dans le registre du visible. L'image occupe la première place, et la machine est conçue selon l'iconique. Avec l'expression, nous voici du côté de l'audible : il ne peut y avoir d'expression audiovisuelle de l'autoférence, de ce qui s'enveloppe soi-même. La visibilité ne dépend pas de l'image formée que nous percevrions, mais du simple choc de l'onde lumineuse, abstraite de toute forme définie. Je perçois ma voix sans recours à un instrument pour la capter. Ce que je ne peux faire avec le regard. Je ne peux me voir qu'à l'aide d'un objet réfléchissant : miroir, eau sombre, reflet... La différence n'est pas minime, car l'ouïe instaure un rapport au temps qui est de l'ordre de la simultanéité, et non de la séquence. Passage de l'image claire et distincte à l'écoute flottante.

– Le temps se replie. Il devient circulaire. Il n'y a plus de déroulement linéaire. Pas de commencement (l'expédition de la boule de billard) ni de fin (la réception à l'extérieur). De fait, l'organisme, cette totalité centrée sur elle-même, ne peut être instrumentalisé pour des fins extérieures.

– Le vouloir ici est identique au pouvoir. En place et lieu d'un sujet qui peut parce qu'il veut, nous avons un organisme qui est supposé vouloir uniquement parce qu'il peut. En place de l'impetus cartésien, le conatus spinoziste. Si sujet il y a, c'est un élément qui traduit le

tout, plié au-dedans de la structure organique totale. Il participe au tout et communique avec le tout, à condition de bien se situer dans ce tout, d'énoncer ce qui peut favoriser les bonnes rencontres, en évitant les mauvaises, et ce, par un amour intellectuel de Dieu.

– Ce que la partie a de commun avec le tout est ce par quoi elle communique [2]. Il y a analogie de structure entre son organisme propre et le grand animal qu'est le cosmos. D'où l'adéquation de nos idées non pas à un objet sectoriel, mais aux liaisons et aux compositions par quoi nous entrons en contact avec d'autres individus et avec le corps du monde : « L'ordre et la connexion (ordo et connexio) des idées sont les mêmes que l'ordre et la connexion des choses. » [3]

– Ainsi posé, c'est toute la réflexion organiciste qui se met en place : la « réalité » que la représentation met en face de l'homme comme un objet est ici « construite » dans le rapport interne des idées entre elles (connexion). Auscultons l'organisme, il donnera le monde, la « réalité de la réalité » comme aussi bien la « complexité » et l'« auto-référence ». La réalité extérieure au sujet a disparu ici : lui est substitué un individu capable de favoriser ses bonnes rencontres avec le monde. Cette vision auto-référente de la réalité a, sur les deux plans de la pratique et de la théorie de la communication, des conséquences non négligeables. Indiquons-en les principales, nous y reviendrons par la suite plus en détail.

1. De la ligne au cercle

Gardons pour l'instant Bateson comme guide dans l'univers complexe d'une communication organique. Plusieurs notions sont essentielles pour entrer en Creatura : monisme, circularité, interaction.

A) Le monisme

Nous assistons à une attaque en règle du dualisme attribué à Platon, des dichotomies corps/esprit, substance/forme. L'auteur oppose joliment au dualisme « l'unité sacrée de la biosphère » [4]. Comment la démonte-t-il ? Il traite de la structure qui relie ou de la structure des structures. La pensée humaine est une histoire et fait partie d'une histoire. Ce qui est pertinent dans une pensée, c'est ce qui se rapporte à la même histoire. Tout comme ce qui est pertinent dans la nature. En quoi consiste une histoire qui relie ses éléments constitutifs ? Elle consiste en son contexte qui est structure dans le temps [5]. Poser la structure qui relie, c'est dire que toute communication nécessite un contexte, que sans contexte il n'y a pas de sens et que les contextes n'ont de sens que parce qu'ils s'insèrent eux-mêmes dans une classification des contextes, formant de nouveaux contextes. Et la formation par un contexte apparaît enfin pour ce qu'elle est : une grammaire. Nouvelle grammaire de la communication, sans rapport avec l'ancienne, analytique, substantialiste, diviseuse. « Je reste fidèle à l'hypothèse que notre perte du sens de l'unité a été tout simplement une erreur épistémologique. » [6]

B) La circularité

La circularité des éléments et la différenciation des niveaux, en un mot la complexité, sont reprises de la vision écosystémique et cybernétique, mais avec une insistance sur le développement des sociétés et des personnes, car ce qui importe à Bateson et à ses amis, c'est le changement, sa juste description et les voies de sa création volontaire. Avec la notion de circularité, on renonce au modèle énergétique qui tend toujours à l'entropie. Point énergiquement affirmé à chaque instant par tous les tenants de l'école. « On a souvent tendance, dans la prose explicative, à invoquer des quantités de tension d'énergie – que sais-je encore – pour expliquer la genèse d'une structure. Je suis convaincu que de telles explications sont inadéquates ou erronées : du point de vue de l'agent qui produit un changement quantitatif, tout changement de structure qui peut se produire sera un événement imprévisible, ne se situant pas dans son prolongement. » [7] L'enjeu est clairement posé : continuité reproductive ou discontinuité aléatoire.

Le changement, ou différence, est un changement de niveau d'information, un recadrage, c'est-à-dire la création d'un contexte. La réalité n'est pas une mais deux, trois ou davantage. La réalité de la réalité, comme dit Watzlawick dans le titre d'un livre [8]. C'est par l'analogique que se constitue le contexte et par lui qu'on accède à la création d'un nouveau contexte.

C) L'interaction

La notion de circularité ainsi posée conduit à celle d'interaction généralisée de l'observé et de l'observateur. L'interaction devient elle-même système. Tous les thèmes habituels du systémisme dans sa métaphore organique sont repris ici : sous-systèmes, milieux, communications verticales et horizontales entre les éléments, totalité, non-sommativité, exclusion des relations unilatérales entre les éléments, rétroaction, équifinalité, homéostasie, etc. [9].

Mais déjà une originalité pointe chez Bateson : l'interaction se définit par un échange entre sous-systèmes, échange d'informations caractérisées par une différence. L'information, c'est une différence produisant de la différence. Surtout, comprenons bien ici la différence entre le systémisme classique et Bateson : le système interactif des classiques est vu comme procédé de description. L'interaction batesonienne est vue comme processus de changement à construire. Palo Alto est volontariste. Il ne s'agit plus de décrire, mais d'agir. Et l'on sait d'ailleurs – encore un trait de circularité – que la description n'est pas neutre ou innocente, mais qu'elle entraîne toujours une différence, qu'elle est elle-même action.

2. La rupture de von Foerster

Dans sa Note pour une épistémologie des objets vivants, von Foerster nous livre les clefs de son système. Deux définitions de la communication nous cueillent aux entrées multiples de sa forteresse. « La communication

est l'interprétation, faite par un observateur, de l'interaction de deux organismes 1, 2. » Plus encore : « La communication est une représentation (interne) d'une relation entre soi (une représentation interne de soi) et un autre », donc « rien n'est (ne peut être) communiqué », puisque aussi bien tout dépend du seul observateur et que « l'activité nerveuse d'un organisme ne peut être partagée par un autre organisme ». Paradoxe insoutenable et sur lequel pourtant nous fondons nos actions : il est tout à la fois nécessaire de communiquer pour comprendre les organismes vivants, leurs interactions, et pour agir sur eux, et impossible de communiquer, puisque tout dépend de notre subjectivité. Reste une mince ligne de crête : le langage connotatif imagé, approximatif, analogique par lequel nous échappons au solipsisme en créant entre nous, observateurs, une communauté d'observations.

Nous en sommes donc réduits à faire l'expérience du knowledge knowing [10], une science à la seconde puissance, qui consiste à connaître notre processus de connaissance – processus qui se développe dans l'intimité de notre pensée et que seul vient valider... le processus même.

Face à face obligé, comme en miroir. Il faut au moins deux observateurs pour que l'observé puisse être un observateur. Et ce procès peut être répété indéfiniment. Telle est la loi de la réalité généralisée [11]. Nous sommes dans une réalité de second ordre, comme dans une cybernétique de second ordre, elle-même réinterprétée. « Réalité de la réalité », formule de von

Foerster qui a fait fortune depuis [\[12\]](#).

Sur cette lancée, von Foerster énonce la formule Cognition-Computation [\[13\]](#). Connaître, c'est alors « computer de computer », si j'entends, par le néologisme computer, non seulement « calculer », mais tout processus d'inférence logique. Où l'on voit d'emblée la différence entre computation chez les théoriciens du « dans » et computation chez les mécanicistes. Von Foerster prend computation dans le sens de putare, penser avec, contempler ou méditer. Cette acception inclut et dépasse le mécanisme du pas à pas, cher à Simon. Le connaître n'est pas analysable par morceaux. Connaître repose sur une récurrence incessante de la pensée à la pensée par quoi se définit... le connaître.

3. Tableau de la métaphore organistique

A) La réalité objective n'est plus posée comme un objet. Elle cède devant une réalité que l'on nomme du second ordre et qui est construite relativement à nos positions. L'observateur a une influence déterminante sur ce qu'il prétend observer. Principe de relativité à notre connaissance.

B) Mais la subjectivité n'est pas, pour autant, le dernier mot. Sinon, nous entrerions en solipsisme. Subjectivité donc, mais relative. L'observateur n'est pas solitaire dans la mesure où il se connaît comme observateur, au même titre que les autres observateurs. Il se sait observé autant qu'il observe lui-même. On peut nommer cette position «

intersubjective » ou « subjectivité associée ». Au vrai, c'est la relation entre observateurs qui est objectivante. L'objet se construit en réseaux connectés d'observations, que vérifie l'action.

C) La réalité du second ordre inclut son propre « bougé » : Le bouclage interne d'un système relativisé n'est pas un cercle clos, un déroulement sans fin. À mesure des observations, la réalité se change en une autre. Le processus, s'il est bouclage, n'est jamais achevé.

D) En effet, un système organisé comme le sont les machines organisées ou les systèmes vivants est un système qui évolue, parce qu'il est complexe, c'est-à-dire circulaire et hiérarchique par niveaux interconnectés. Cette évolution, qui dépend d'une certaine organisation interne, définit ce qu'on nomme « auto-organisation ». L'auto-organisation, on le remarque, renvoie à la non-réalité extérieure, puisque ce n'est pas du dehors que nous recevons des informations, mais du dedans que l'échange entre divers niveaux produit de la communication.

Ces divers points, sommairement présentés, sont le bien commun d'un certain nombre de théoriciens (épistémologues, biologistes, physiciens, neurobiologistes), qui les exploitent chacun à sa manière.

II. L'École dite de Palo Alto

Inspirée par Bateson et von Foerster, l'École de Palo Alto

se situe, sans conteste, dans la métaphore de l'organisme, dans la philosophie de l'expression.

Constatation banale, mais oubliée, que nous sommes dans le monde, partie intégrante du système qui nous fait autant que nous le faisons. S'il en est ainsi, nous devons renoncer à poser des objets distincts en face de nous, avec la prétention de pouvoir les comprendre, les expliquer, les pénétrer. Nous devons plutôt nous demander comment nous avons l'illusion de les voir comme objets et, parallèlement, nous interroger sur la manière dont nous les produisons alors que nous en sommes des parties... Autrement dit, l'environnement, à qui nous attribuons la propriété exclusive d'être en dehors de nous, est, en fait, à l'intérieur. Ces machines, ces théories, ces communications, ces « Autres », c'est nous qui les portons, ils font partie de nous. Nous ne communiquons pas d'atomes séparés à atomes séparés, par un canal isolé, mais par des parties égales au tout, lui-même égal aux parties. Inclusion réciproque. Le « germe » se substitue au programme en extension. Le représenter cède la place à l'exprimer.

L'effet, qui, par un mouvement retour, affecte la cause, ne lui est pas inférieur. Pas de dégradation ni de perte dans le mouvement comme c'était le cas pour la boule de billard et les machines. L'organisme se construit en spirale. L'organisme croît, c'est là un aspect de son organisation que d'aucuns appelleront « autoproduction ».

De secteur de la connaissance, la communication passe

au rang de contenant général. Tout est communication. On ne peut lui échapper. Toute activité, scientifique ou ordinaire, se situe à l'intérieur d'une enveloppe qui s'appelle communication. La communication fournit les règles d'appréhension pour toute chose au monde. Car la science, l'art ou les pratiques quotidiennes ne sont plus que des secteurs contenus dans le contenant communication. La communication va refléter tout le jeu du savoir et des activités. Ses règles seront universelles. En ce sens, elle devient reine.

1. De l'individu à l'orchestre

« Ce modèle de la communication n'est pas fondé sur l'image du téléphone ou du ping-pong – un émetteur envoie un message à un récepteur, qui devient à son tour un émetteur –, mais sur la métaphore de l'orchestre (...). Mais dans ce vaste orchestre culturel, il n'y a ni chef ni partition. Chacun joue en s'accordant sur l'autre. » [\[14\]](#)

A) Le fameux « double bind »

On peut prendre ici pour exemple le fameux double bind ou double contrainte. Dans un contexte où deux ou plusieurs personnes sont prises dans une relation intense, un message est émis, structuré de manière telle qu'il affirme quelque chose, affirmant aussi quelque chose sur sa propre affirmation. Or ces deux affirmations s'excluent. « Si le message est une injonction, il faut lui désobéir pour lui obéir. Le sens du message est donc indécidable. » [\[15\]](#) On ne peut pas ne pas réagir à ce

message. On ne peut y réagir. Plus encore, il est interdit de manifester qu'il y a contradiction. « Un individu, pris dans une situation de double contrainte, risque donc de se trouver puni (ou tout du moins de se sentir coupable) quand il perçoit correctement les choses, et d'être dit « méchant » ou « fou » pour avoir ne serait-ce qu'insinué que, peut-être, il y a une discordance entre ce qu'il voit et ce qu'il devrait voir. » [\[16\]](#)

On pense alors que le double bind semble appartenir au champ de la thérapie familiale, où le phénomène est observé.

B) L'anthropologie

Mais le double bind se rattache aussi à des structures sociales plus larges, où il a été remarqué par Bateson dans les sociétés à contraintes symétriques ou à contraintes complémentaires.

En 1935, Bateson a relaté une interaction observée en Nouvelle-Guinée dans la tribu des latmuls [\[17\]](#). Il a appelé le phénomène « shismogenèse » : soit, par exemple, un des modèles de comportement culturellement approprié à l'individu A est considéré comme un modèle autoritaire. B peut y répondre par la soumission. A deviendra de plus en plus autoritaire et B de plus en plus soumis. Premier type de changement, appelé par Bateson complémentaire, et qui l'oppose à un deuxième type, qu'il appelle symétrique : si la vantardise constitue le modèle d'un groupe et que l'autre y répond par la vantardise, la compétition mènera bientôt à la surenchère. Ainsi des

tribus kabyles analysées par Bourdieu qui se ruinaient à force de dons de plus en plus somptuaires qu'elles se faisaient l'une à l'autre [18]. La théorie du double bind s'en trouve alors affectée : d'une part, le double bind s'avère pris dans un système d'ensemble et ne peut être isolé de lui ; d'autre part, sa portée sera différente selon que la relation sera symétrique ou complémentaire [19]. Le double bind nous a donc entraînés en anthropologie. Mais nous n'y restons pas longtemps.

C) La logique des classes

Les classes logiques permettent de régler la contradiction du double bind : il y a bien des messages qui s'annulent en apparence, mais, en réalité, ils ne peuvent s'annuler puisque l'un et l'autre relèvent de classes logiques différentes. Ou encore, ils relèvent tous deux de la même classe et, dans ce cas, ils s'annulent et on peut prendre conscience du non-sens. Un axiome essentiel de la théorie des types logiques est que ce qui comprend tous les membres d'une collection ne peut être un membre de la collection, selon Whitehead et Russell [20]. Ainsi l'économie d'une ville de 4 millions d'habitants ne peut-elle se réduire à l'économie d'un individu multipliée par 4 millions. L'individu est membre d'une classe, mais la multiplication des individus ne donne pas la classe. Malheureusement, dans le langage naturel, il est malaisé de différencier nettement membre et classe.

D) Thérapie

La méthode consiste à demander au patient de se comporter comme il le fait déjà, ce qui équivaut au paradoxe « Soyez spontané ». « Si l'on demande à quelqu'un d'adapter un certain type de comportement, jugé jusque-là comme spontané, il ne peut plus être spontané, parce que le fait de l'exiger rend sa spontanéité impossible. » [21] Du coup, l'injonction paradoxale impose au patient une modification de son comportement. Le patient est alors contraint de sortir de son jeu, de commencer à le maîtriser.

2. De la théorie à l'expérience

A) Le temps de la recherche-action

La recherche-action est efficace. Son temps est différent de celui de la recherche classique. L'acte thérapeutique est bref. Il concerne un moment précis, une situation donnée. Il ne concerne pas les causes lointaines (foin des longues analyses freudiennes). Il est relatif au contexte actuel. Si le présent est conditionné en partie par le passé, la recherche des causes passées est aventureuse ; d'autant qu'on sait bien que ce que « Adit à B de son passé est étroitement lié à la relation actuellement en cours entre A et B et déterminé par elle » [22]. Il convient donc d'étudier directement la communication d'un individu avec son entourage.

Les causes sont peu importantes, les effets fondamentaux. Le symptôme est le fruit de l'interaction contextuelle, plus que le résultat de forces

intrapyschiques supposées. On comprend alors que la thérapie soit plus brève que dans la psychanalyse classique, que sa brièveté puisse même être recommandée systématiquement dans certains cas. On verra plus tard l'usage qu'en feront Ehrard et Shaw, et l'incroyable accélération de la quick therapy.

B) Les métaphores de « will » et du « self »

L'accent est mis dans tous les cas et dans toutes les disciplines de Palo Alto sur le changement immédiat. Pragmatisme, car c'est l'action possible qui est envisagée par un individu déterminé, en situation, à qui on rend ses capacités inventives et sa volonté. Ce changement ne fonctionne donc que par discontinuité : il est soudain, inattendu, illogique, non déductif, comme toutes les grandes visions volontaires, celles qui créent des nouveaux contextes [\[23\]](#).

Tout cela est fort différent du système classique, même dans sa métaphore organique essentiellement descriptive, qui ne songeait pas à l'action, encore moins au sujet agissant, aux acteurs de changement. Ce will et ce self demeurent à l'horizon comme concepts à établir. Watzlawick, dans son livre humoristique, y fait sans cesse référence. Sa prescription de symptômes prend pour nom aujourd'hui « Faites vous-même votre malheur. » [\[24\]](#) Autrement dit, si vivre dans le malheur est à portée du premier venu, on peut encore améliorer la performance en usant de recettes éprouvées.

Quant à Bateson, son dernier mot est très politique, ainsi

qu'en témoigne son mémorandum aux régents de l'Université de Californie [25]. « Qu'est-ce qu'une plus vaste perspective ? Une perspective à propos de perspectives. La question qui se pose alors est la suivante : en notre qualité de membres du conseil, encouragerons-nous tout ce qui va contribuer à faire naître chez les étudiants, que ce soit dans la faculté ou à la table même de notre conseil, ces perspectives plus vastes qui redonneront à notre système la synchronie ou l'harmonie appropriées entre la rigueur et l'imagination ? » [26] Où l'on voit ici que l'écosystémisme a carrément tourné en morale prophétique. Mais les effets de Palo Alto ne sont pas seulement moraux.

On peut mentionner, sans les développer faute de place ici (voir sur ce point Critique de la communication, Le Seuil, 2^e éd., 1990), des effets d'ondes concentriques de plus en plus larges, depuis la maladie mentale en passant par les relations culturelles, les effets socio-politiques, enfin les effets en science humaine. On renvoie ici à deux ouvrages, l'un de Bateson et Ruesch intitulé Communication et société [27], l'autre constitué des actes du Colloque de Cerisy organisé par Yves Winkin, intitulé Bateson : premier état d'un héritage [28].

III. Auto-organisation : clôture et remèdes

Von Foerster insistait déjà, on l'a vu, sur le fait que

l'émetteur et le récepteur de l'information appartiennent tous deux au même système. Elle est ici, centralement, la convergence de von Foerster, de Maturana et de Varela [\[29\]](#).

Examinons les assertions de Maturana et de Varela. Nos auteurs dénoncent trois postulats.

1. Trois postulats

Postulat n° 1. – Le monde a une réalité objective, indépendante de nous en tant qu'observateurs. Ce postulat, confirmé par l'expérience, reste non démontré.

Postulat n° 2. – Nous connaissons à l'aide de nos organes sensoriels par un processus de projection de la réalité extérieure objective sur notre système nerveux.

Cette thèse répétée de spécialistes – Changeux en tête – est certainement utile aux expérimentateurs qui montrent que certaines cellules nerveuses jouent le rôle de filtres, opérateurs perceptifs à l'intérieur du système nerveux.

Ces opérateurs peuvent uniquement indiquer que certaines opérations de projection peuvent être effectuées. Mais on ne peut en déduire aucun trait objectif du monde extérieur. En termes clairs, la couleur n'existe pas dans le monde « objectif ». Il n'y a pas de couleur objective. La couleur est une fabrication interne du système nerveux [\[30\]](#).

Postulat n° 3. – L'information est une véritable profondeur

physique, objectivement mesurée comme propriété d'organisation de tout système observable.

Cette idée d'une information réelle et objective, collectée par des organes sensoriels et source pour les systèmes d'assertions objectives sur le monde extérieur, est fallacieuse. D'une part, parce que l'information est sans valeur sémantique, quoi qu'en pense l'observateur qui attache une valeur sémantique au phénomène biologique qu'il envisage, comme si cette valeur sémantique participait aux mécanismes des réalisations.

D'autre part, parce que l'environnement comme agent perturbant peut jouer « le rôle de circonstance historique à l'égard de leur occurrence, mais non à l'égard de leur détermination » [\[31\]](#).

S'il existe une réalité objective (?), le mode d'accès à la cognition dépend en réalité seulement du sujet. En fait, il n'y a pas de réalité objective, mais une science du sujet.

Première idée. – La faculté de connaissance est constitutive de l'organisation du sujet connaissant. Elle est donc phénomène biologique. Un système autopoïétique est un système homéostatique qui produit sa propre organisation dont les vertus essentielles sont de conserver l'identité du système tout en lui faisant subir les transformations indispensables à sa survie. L'autopoïétique s'oppose alors à l'allopoïétique : les machines allopoïétiques ne produisent pas les composants qui les constituent en unités, et, de ce fait, le produit de leur fonctionnement est différent d'eux-mêmes.

Ce qu'Edgar Morin reprend de façon frappante : une machine est différente d'un système vivant en ce qu'elle ne se désintègre pas quand elle s'arrête de fonctionner, puisque la source de son énergie est ailleurs qu'en elle-même. Alors qu'un système vivant autoproduit son fonctionnement, assure sa propre générativité et, dès lors, se désintègre s'il arrête de fonctionner [32].

Deuxième idée. – Le système nerveux est un réseau clos de neurones latéraux parallèles et agissant les uns sur les autres de manière récursive [33].

Il n'y a ici ni extérieur ni intérieur, mais clôture. Il n'y a, dès lors, aucune distinction à faire entre perception et hallucination.

Troisième idée. – Ce système nerveux est couplé à l'organisme qui l'intègre, de façon que sa structure se trouve constamment déterminée par sa participation à l'autopoïèse de l'organisme. Il y a en réalité couplage de deux phénoménologies, l'une atemporelle et close (celle du système nerveux), l'autre historique et ouverte (celle de l'organisme et du milieu ambiant auquel le système nerveux est couplé). Imbrication permanente de l'histoire et de l'atemporalité [34].

2. La clôture Varela

Varela renforce par son concept de clôture opérationnelle ce que la pensée de l'auto-organisation laissait encore dans le flou. Il entend se situer à l'intérieur même du mécanisme par lequel le vivant s'autoréalise. Il durcit

alors le point de vue de l'auto-organisation.

À cette fin, il lui faut surmonter l'obstacle du fameux théorème d'Ashby sur l'impossibilité d'une auto-organisation pure. Il lui faut éliminer le paradoxe d'un métaniveau et d'un niveau simultanés, d'un contenant et d'un contenu coalescents, d'un régulateur qui serait en même temps un régulé. Il tente donc de bâtir une théorie des systèmes autonomes qui développe et enveloppe la théorie de l'autopoïèse [35]. Si deux espaces isomorphes l'un à l'autre ne peuvent être distingués, on peut, pour contourner Ashby, construire un domaine isomorphe à celui de ses endomorphismes.

N'y aurait-il plus de réalité objective ? Serions-nous en plein solipsisme ?

À cette question, F. Varela répond en se défendant d'avoir jamais pensé contraire une théorie de l'autopoïèse.

« C'est une notion locale, pas une théorie. Une notion qui sert à poser des questions particulières. C'est toujours une surprise pour moi lorsque les gens identifient une notion et une théorie. Une autre surprise est l'idée que l'autopoïèse implique la non-interaction. C'est de la bêtise, du non-sens. L'idée n'est pas de traiter des systèmes clos, mais de reconceptualiser ce qu'est la nature de l'interaction (...). » [36]

Frein de dernière minute, échappatoire dans le « micro » ou véritable mise en garde contre les généralisations abusives... La clôture opérationnelle fait-elle office de

modèle théorique ou est-elle « une notion locale » ? La question reste posée.

3. Atlan circonscrit le problème

À tout cela, Atlan répond en bloc qu'il lui semble évident que les systèmes sont ouverts, car, si les échanges avec l'environnement s'arrêtent, ces systèmes meurent. Ces systèmes reçoivent-ils des courants d'information de l'extérieur ou d'un environnement déjà cartographié par les projections du système lui-même, tel que ce qui viendrait de l'environnement ne serait qu'un retour de projection antérieur du système sur l'environnement ? En tout cas, en l'absence d'informations externes, le système ne peut s'auto-organiser, c'est-à-dire changer son organisation [37]. Pas d'auto-organisation au sens strict dans un système fermé, selon le théorème d'Ashby [38]. L'ordre ne peut venir que du bruit extérieur. « Mais quand les facteurs de l'extérieur sont aléatoires par rapport à l'état présent d'organisation et que leurs effets sont un changement d'organisation qui n'est pas forcément destructeur, c'est alors qu'on parle quand même d'organisation. » [39] Si, pour l'observateur, les échanges d'informations du dehors vers le dedans ne sont que bruits, pour le système, ce bruit est source d'organisation.

Conception souple d'une auto-organisation lato sensu qui s'oppose à une auto-organisation assez... totalitaire, et qui se veut très rigoureuse. Atlan, correcteur de Varela.

Les travaux déjà anciens sur l'échange d'énergie, la déperdition de chaleur, son utilisation dans un système plus large englobant plusieurs sous-systèmes, les calculs de la mesure de l'entropie comme désordre maximal des particules équiprobables sont autant de pistes non négligeables qui ouvrent la voie à une réflexion du troisième type [\[40\]](#).

Aucun phénomène ne peut être perçu indépendamment de la signification qu'il revêt pour un observateur. Qu'est-ce qu'un message qui ne comporterait que des unités calculables et dont les propriétés seraient toutes abstraites ? Redondance et nouveauté, quantités d'information, etc. ? On oublie que le message porte un sens qui n'est pas celui de la multidirection ou de la direction vectorisée de ses éléments en vue de sa consistance, mais une véritable signification. Or la signification ne se peut trouver qu'à un niveau supérieur de « complexité ». Le bruit ne produit pas de l'ordre, dit Atlan, mais de la complexité.

IV. Le connexionnisme ou l'intelligence artificielle expressive

À la communication représentative correspondrait une intelligence artificielle très représentationnelle, à la communication expressive correspond une forme nouvelle d'intelligence artificielle : le connexionnisme.

Le connexionnisme, ou néo-connexionnisme, s'intéresse aussi au schéma auto-organisationnel, surtout dans la mesure où ce schéma – aussi désordonné qu'il soit – a critiqué la première cybernétique. Mais, par-delà la fracture opérée à partir de la cybernétique de premier ordre, il tente de renouer avec l'intelligence artificielle dont les résultats lui paraissent importants. C'est alors à un composé d'intelligence artificielle et d'auto-organisation qu'il se trouve confronté. Étrange affaire que celle-là, rendue possible par les acquis de systèmes experts et par le progrès des analyses en termes de réseaux [\[41\]](#).

La neurologie est convoquée alors qu'elle était restée en marge des travaux de l'intelligence artificielle.

Trait caractéristique : abandon des expériences uniquement formelles et essais de fabrication d'une génération d'ordinateurs d'un type nouveau. L'architecture neuronale de ces nouveaux ordinateurs va devenir la chose importante. Est-ce à dire que l'on va tout bonnement reporter la structure des neurones résifiés en termes d'éléments composant les machines ? Non.

Les expériences en ce sens ne sont pas porteuses [\[42\]](#). Il s'agit plutôt de pousser plus avant l'étude des « nœuds » qui composent les centres de passage d'informations entre neurones, et d'inspecter ce qui s'y passe au niveau de la structure des processus.

Or ce passage est pensé en termes d'activation globale du réseau, déterminant ses propriétés – c'est là une notion de la causalité « expressive », telle que nous

l'avons définie plus haut –, et non en termes de causalités « successives et élémentaires », partie par partie.

Apport de l'auto-organisation ici, mais reformulé grâce à une théorie des « nœuds » du réseau : comment définir un algorithme local de modification des poids des connexions qui permette de changer une propriété globale du réseau ?

Mais apport aussi des ordinateurs montés en parallèle de l'intelligence artificielle classique. La possibilité de simuler des processus parallèles sur des machines séquentielles ayant tenu à l'accroissement de la vitesse et de la capacité de calcul de l'informatique. Le progrès technologique ainsi que les progrès de la neurobiologie sont constitutifs du néo-connexionnisme.

Pragmatisme industriel. Les progrès scientifiques en technologie informatique (accélération considérable de la vitesse de calcul, traitement de bases de données en temps réel, création de nouveaux langages), en psychologie (calcul des temps de réaction de l'ordre du centième de seconde), en neurophysiologie et en cytologie (l'étude des structures cérébrales, le fonctionnement des neurones) ont eu pour corollaire l'abandon des distinctions entre les approches « connexionniste » et « représentative » au profit d'un pragmatisme industriel, la frontière entre laboratoires et industrie devenant de plus en plus poreuse. Mais conceptuellement ces distinctions demeurent.

V. Mass media expressifs

Le destinataire détrône l'émetteur [\[43\]](#).

Les deux modèles de Barnlund et de Thayer présentent une rupture nette par rapport aux modèles représentatifs.

1. Le modèle de Barnlund [\[44\]](#)

Le modèle de Barnlund est transactionnel, mais « orienté vers le destinataire » [\[45\]](#). Barnlund exprime clairement l'idée que le tout est dans le message, dans les mots non dits qu'il appelle, mais aussi dans toute l'atmosphère dans laquelle ces mots sont dits et écoutés : c'est cela, et tout cela la communication. La communication n'est donc ni une réaction ni une interaction, mais pleinement une transaction « dans laquelle l'homme invente et attribue des significations pour réaliser ses projets ». En somme, le sens est plus inventé que reçu.

2. Le modèle de Thayer [\[46\]](#)

Thayer veut éviter de sur-rationaliser le rôle de l'émetteur. L'hypothèse d'un émetteur détenant un message qu'il veut intentionnellement transmettre n'est pas nécessaire à la communication. Il se peut qu'il y en ait un. Il se peut aussi qu'il y ait information sans intention d'un sujet émetteur. En revanche, le récepteur est indispensable à la communication, car il faut bien que quelqu'un écoute,

voie, perçoit, interprète. La présence d'un émetteur n'est pas une exigence fondamentale de la communication. Celle d'un récepteur, oui [\[47\]](#).

Car la compréhension du récepteur va bien au-delà du pur contenu du message de l'émetteur. Il doit souvent prendre en compte ce qu'il perçoit de l'intention de l'émetteur (ou de son absence d'intention), la situation, l'histoire de ses rencontres avec l'émetteur, ses propres intentions, les conséquences prévisibles de sa compréhension et/ou son accord avec ce qu'il perçoit de ce que l'émetteur dit, etc. [\[48\]](#). Le récepteur est, dit Thayer, « de facto créateur de tout message » [\[49\]](#).

Le bruit extérieur que font les médias se réorganise en forme de messages à l'intérieur de la pensée du récepteur. Quant aux médias, ils jouent un rôle de déclic, de déclencheur identique au rôle joué par les déclencheurs dans la biologie autopoïétique de Maturana et Varela : nous ne recevons que de simples intensités lumineuses que nous reconstruisons dans notre cerveau en formes, couleurs et objets.

3. Facteurs socioculturels

Katz, Liebes et une équipe ont travaillé sur l'effet mondial du feuilleton télévisé Dallas, continent par continent.

Comment tel événement ou telle fiction font-ils sens dans une culture donnée ? Telle est la question à laquelle veut répondre l'enquête. L'objet Dallas est bien choisi, car chacun peut s'investir dans l'histoire d'une famille en

discutant les rôles respectifs des personnages, en cherchant à faire partager l'information à ceux qui n'ont pas vu le dernier épisode. On s'aperçoit alors que la perception de Dallas change selon les groupes. Les Arabes peuvent être « désinformés », nous dit Katz, car ils inventent que Sue Ellen a quitté son mari pour rejoindre son père. Ils ne supposent pas un instant qu'une fille vive seule, sans protection d'un mâle. Chacun interprète sa famille et sa vie à l'aide du feuilleton : Dallas analyste.

Un Kibboutznik regarde Dallas et apprécie sa vie, meilleure que celle de la famille Ewing dominée par l'argent. « Heureux est notre destin d'être juif », disent d'autres, tandis que d'autres encore approuvent, car la richesse rend la vie facile et « chacun veut être riche ». Ici encore le récepteur invente sa perception à sa façon.

4. La coer-sédution de Ravault

Dans le droit fil de cette enquête sur Dallas, on peut citer aussi les analyses de Ravault [\[50\]](#).

Certains pays sous-développés reçoivent un flux de cultures étrangères, en particulier américaines. Mais leurs groupes culturels dirigeants retournent le message empoisonné. Mowlana a montré, à propos de l'Iran, que les révolutionnaires comptaient sur les réseaux traditionnels, tels que les « bazars et mosquées » [\[51\]](#), car l'image de l'impérialisme, de sa sexualité révoltante était interprétée en ces lieux. On regardait beaucoup la télévision déjà du temps du shah. Mais, jour après jour,

les images étrangères fournissaient de nouvelles armes aux rebelles. Tandis que le shah, qui apparaissait trop fréquemment sur les écrans, se voyait dépouiller de son mystère de droit divin. Tandis que son image moderniste, associée au modernisme délétère de l'Occident, se dégradait cruellement.

Tout cela s'explique, nous dit Ravault, par la puissance des réseaux de « coer-sédution », faits de coercition et de séduction. Ce sont eux qui prennent en main le second message qui devient levier de combat. Ravault renforce ici le second step de la communication qui domine le premier [\[52\]](#).

5. L'acculturation selon Gerbner

Pour l'analyse de Gerbner le destinataire n'est pas neutre non plus : il a sa part dans la communication médiatique, mais à la condition expresse qu'il exerce sa critique sur le « système » des messages. Il y a bien une possibilité d'interprétation critique de la part du destinataire, mais seulement s'il prend conscience non d'un message isolé mais de l'ensemble des constructions fictives qu'offrent les programmes télévisés.

C'est leur structure – « répétitive, continue » –, le flot, le main-stream des communications qui l'emporte sur la teneur de tel ou tel message. Nous sommes emportés malgré nous dans un tel flux d'informations diverses que même si nous pouvons critiquer l'une ou l'autre des émissions ou des programmes de manière ponctuelle

nous sommes cependant plongés dans un « monde » entièrement fabriqué par et pour les grands intérêts économiques des trusts de communication.

Ainsi le monde dont nous parlent et que nous montrent les programmes est-il un monde illusoire, fait pour plaire au plus grand nombre, et qui n'a que peu de rapports avec la réalité sociale et politique.

Quel est l'impact de cette vision structurée du monde quand elle se répète à longueur de journée pour les heavy viewers ? Gerbner démontre que ceux-ci – ceux qui voient le plus la télévision – ont tendance à se conformer à ce monde la télévision qu'ils croient réel [53]. Ils se comporteront en victimes, deviendront aisément manipulables, normalisés ; ce sont ceux qui seront les plus répressifs contre tous les marginaux, réclameront des châtimens sévères pour les rebelles de tous ordres [54].

Car la violence montrée dans tous les programmes ne produit pas directement de la violence mais au contraire une insécurité, un malaise et, par là même, un repli vers les valeurs les plus conservatrices de la société.

La construction illusoire produite par les médias a un effet-retour sur le réel, qu'elle reconstruit suivant ses lois fictives. Le récepteur en ce cas est bien « actif » : il reconstruit bien une réalité, mais c'est une réalité seconde, directement puisée dans les contenus du « système de messages ».

Reste alors à critiquer, à exercer une surveillance particulière en confrontant scientifiquement cette réalité seconde aux faits. Seule voie d'accès à la désaliénation : la critique.

VI. La communication expressive dans la science nouvelle des organisations

On peut ici utilement consulter, voire explorer de façon systématique le Handbook of Organizational Communication [\[55\]](#).

Dans ce Handbook, on compte de très nombreuses contributions à une théorie organismique des organisations et l'on use avec abondance de la métaphore de l'organisme.

Mais, faute de place, on préfère ici concentrer l'attention sur les efforts d'un grand ancêtre de ce type de théories : Martin Landau, professeur à Berkeley.

Martin Landau ou la complexité du 747. – On rappelle ici les provocations de Landau par lesquelles avait débuté Critique de la communication [\[56\]](#).

« Savez-vous pourquoi le 747 est l'avion le plus fiable du monde ? C'est que ses quatre systèmes de commandes et de régulation – un pour chaque moteur – sont

indépendants les uns des autres. Et qu'en plus, le pilote dispose d'un système de régulation manuel, indépendant des quatre précédents. »

Mais par-delà l'image, les analyses de Landau sont classiques et anciennes.

En 1969, il publie un article intitulé « Redundancy, rationality and the problem of duplication and overlap » (« Redondance, rationalité et le problème de la répétition et du chevauchement »). La redondance est souvent vue comme un excès.

Pourtant l'usage de la redondance est très fréquent. Parce que, nous dit Landau, l'incertitude même où je suis de ma propre pensée, l'incertitude où je suis encore de tenter de la traduire pour les autres me pousse à répéter, à user de plus de mots qu'il n'en faut et en des arrangements grammaticaux plus nombreux qu'il ne serait nécessaire. Car, si une communication était marquée réellement par une redondance nulle, je ne pourrais jamais découvrir aucune erreur.

Cela permet de juger à leur aune les efforts administratifs massifs de réduction des redondances : ils ne réussissent jamais. Aussitôt qu'une instance est supprimée, ou seulement laissée de côté, une autre instance naît : chevauchements, imbrications et institutions en surimpression prolifèrent^[57]. Et ce d'autant plus que des compromis sont nécessaires entre experts et politiques, entre la vérité des uns et celle des autres. Le tout s'enroule alors interminablement en une

série de chaînes fins-moyens, parfaitement redondantes. Quelles sont donc les fonctions latentes de la redondance ? Elle tend à supprimer l'erreur et à assurer la plus haute fiabilité.

Équipotentialité. Un 747 ne peut-il normalement fonctionner sur trois moteurs et assurer encore un transport sans danger avec deux ?

Redondances institutionnelles. – En somme, toutes les instances redondantes permettent des réajustements : ainsi de la constitution américaine qui prévoit de multiples instances dont la compétence porte souvent sur les mêmes objets, ce que Madison dans *Le Fédéraliste* appelait les précautions auxiliaires. C'est qu'il faut assurer une grande souplesse de fonctionnement, en tenant compte des changements incessants de buts et de contexte. Grâce aux redondances de lois, de pouvoirs, de systèmes de commandement, le tout est plus fiable que chacune des parties, à l'instar des systèmes vivants auto-organisés. Et ce, par deux moyens qui se rajoutent : une redondance de premier ordre qui est celle de la répétition, une redondance de deuxième ordre qui est celle des parties « équipotentielles », capables de faire ceci et cela en même temps. Landau y insiste : il s'agit d'une stratégie du bord de l'abîme (*brinkmanship*). Quand un circuit ne marche pas, un autre le remplace, ou espère pouvoir agir ainsi si d'autres erreurs n'apparaissent pas.

Loin d'être un signe d'inefficacité, la redondance permet alors, au contraire, de réduire les erreurs et d'ouvrir à de

nouvelles alternatives.

Ainsi s'expliquent les balancements incessants de la centralisation à la décentralisation et l'équilibre toujours instable des deux pôles au sein des organisations [58]. Les décentralisateurs recentralisent souvent, à leur insu, pour mieux décentraliser, paraît-il. Plus un système est développé (complexe), plus il est centralisé. Plus il est centralisé, plus il est sourd aux bruits périphériques. Plus il est sourd à ces bruits, plus il est soumis à des pannes et donc sujet à des changements de caps brutaux vers la décentralisation.

À la limite, la hiérarchie ne peut rien apprendre car on ne peut apprendre qu'expérimentalement, en faisant (learning by doing). On fait alors appel aux forces auto-organisées, autodéterminées, autocoordonnées de la périphérie. Mais ici encore un problème : l'excès de spécialisation des experts, à vision partielle, qui entrent en conflit avec les autorités généralistes. Landau appelle cela « conflit entre autorités d'expertise et autorités (juridiquement) compétentes ». L'autorité de la compétence est toujours facteur de désordre. D'où des circuits informels et des équilibres instables entre les deux puissances [59]. Nécessaire redondance. Redondance qui atténue les niveaux de conflits et même augmente la productivité.

VII. Conclusion du chapitre II : expression, seconde

définition de la communication

Il n'y a plus, ici, d'envoi par un sujet émetteur d'un message calculable à un objet récepteur. La communication est insertion d'un sujet complexe dans un environnement lui-même complexe. Le sujet fait partie de l'environnement, et l'environnement fait partie du sujet. Causalité circulaire. Idée paradoxale que la partie est dans un tout qui est partie de la partie. Le sujet demeure, mais il a épousé le monde. Couple sujet/ monde, où les deux partenaires n'ont pas totalement perdu l'identité, mais pratiquent des échanges incessants. La réalité du monde n'est plus objective, mais fait partie de moi-même. Elle existe... en moi. J'existe... en elle. Plus besoin ici de la représentation et de ses limites. Appel à l'expression sur le mode spinoziste. J'exprime le monde qui m'exprime. Le sujet global, c'est le monde naturel. Mais l'individu n'a pas perdu ses droits : il doit, comme dans le schéma spinoziste, faire le bon énoncé, se situer justement dans le monde pour susciter de bonnes rencontres avec lui. Position moniste qui postule la juste place de l'individu dans le concert de l'univers. Totalité, mais totalité à hiérarchies.

Notes

[1] Gilles Coutlee, La métaphore de la cybernétique chez

Bateson, Colloque de Cerisy sur E. Morin juin 1986 ; plus généralement, lire Judith Schlanger, Les métaphores de l'organisme, Vrin, 1971.

[2] Éthique, II, Prop. 38.

[3] Ibid., Prop. 7.

[4] La nature et la pensée, Le Seuil, 1984, p. 28.

[5] Ibid., p. 23 sq.

[6] Ibid., p. 27.

[7] Ibid., p. 61.

[8] La réalité de la réalité, Paris, Le Seuil, 1978.

[9] Voir Watzlawick et al. Une logique de la communication, Le Seuil, 1979, p. 118. sq

[10] Voir particulièrement, sur ce point, von Glasersfeld, Reconstructing the concept of knowledge, in Archives de psychologie, 1985, n° 53, p. 91.

[11] Von Foerster, On self organising systems and their environments, in Self Organising Systems Yovits ouvrage collectif sous la direction de Cameron Londres, Pergamon Press, 1960, p. 37.

[12] Voir Watzlawick, La réalité de la réalité, Le Seuil, 1984., et toute l'École de Palo Alto

[13] Dans On constructing a reality, in Environmental Design Research, Preiser Dowden, Hutchinson et Ross, Stronberg, 1973, t. II, p. 35-46.

[14] La nouvelle communication, textes présentés par Yves Winkin, Le Seuil, 1981 ; voir aussi, par Yves Winkin, Anthropologie de la communication, De Boeck, 1996.

[15] Watzlawick et al., Une logique de la communication, Le Seuil, 1979, p. 213.

[16] Ibid., p. 213.

[17] Gregory Bateson, Culture contact and shismogenesis,

Man, 35, 1935, p. 78 ; il a décrit plus en détail le même phénomène dans son livre *La cérémonie du Naven*, Éd. de Minuit ; voir aussi, du même auteur, *Vers une écologie de l'esprit*, Éd. du Seuil, 1977, t. I, p. 83. sq

[18] Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Droz.

[19] Watzlawick en a fait application à la psychiatrie dans « *An anthology of human communication* » Text and Tape Science and Behavior Books, Palo Alto, 1964, p. 7, sq., p. 143. sq

[20] *Principia mathematica*, Cambridge University Press, 2^e éd., t. I, p. 37.

[21] Watzlawick et al., *Logique...*, op. cit., p. 241

[22] *Ibid.*, p. 40.

[23] *Ibid.*, avant-propos, p. 7.

[24] Titre de son livre, Le Seuil, 1984.

[25] Publié en annexe dans *La nature et la pensée*, op. cit.

[26] *Mémoire aux régents de l'Université de Californie*, annexe à *La nature et la pensée* op. cit. p. 213.

[27] Le Seuil, 1988.

[28] Le Seuil, 1988.

[29] « *Autopoïesis and cognition : The realisation of living* », *Boston Studies in the Philosophy of Science*, t. XLII, Reidel, 1980.

[30] Maturana, *Biology of language, the epistemology of reality*, in *Psychology and Biology of Language and Thought*, ny Academy, 1978.

[31] Maturana, *Stratégies cognitives*, in *L'unité de l'homme*, Le Seuil, 1978, t. II, p. 158.

[32] *La nature de la nature*, Le Seuil, 1977, p. 170 et 194, sq. ; voir aussi, pour la définition autopoïétique du vivant,

Zeleny, Autopoïesis. A Theory of Living Organisation, ny Elsevier North Holland, 1978.

[33] Maturana, Biology of Cognition, op. cit.

[34] Maturana, « Biology of language », in Psychology and Biology of Language and Thought, ny Academy, 1978.

[35] Dans Principles of Biological Autonomy ny, Oxford, Elsevier North Holland, 1979.

[36] Interview de F. Varela par I. Stengers, in Cahiers du crea, n° 8 « Généalogie de l'auto-organisation » novembre 1985.

[37] Voir Atlan, L'organisation biologique et la théorie de l'information, Hermann, 1972.

[38] Dans son article « Principles of the self organising system », in Principles of Self Organisation, ouvrage collectif sous la direction de von Foerster et de Zopf, ny, Pergamon, 1962.

[39] Unité de l'homme, op. cit., p. 181.

[40] Ces voies, Atlan les avait déjà explorées dans son livre L'organisation biologique et la théorie de l'information, op. cit. Ces recherches préparaient le troisième type : Entre le cristal et la fumée, Le Seuil, 1979 ; du même, voir : Les étincelles du hasard, t. 1, Seuil, 2001, et t. 2, Seuil, 2003.

[41] Voir dans la revue Byte (avril 1985) les articles de Carl Hewitt (« The challenge of open systems »), de Michael F. Deering (« Architectures for A. I. ») de John Stevens (« Reverse engineering the brain »), de Jérôme A. Feldmann (« Connections ») et du chef de file G. E. Hinton (« Learning in parallele networks »). Le document le plus fouillé et le plus documenté que nous puissions trouver sur la question, nous le devons à Françoise Fogelman-

Soulié, Le connexionnisme, cours fait à Cognitiva, mai 1987.

[42] Tel Fukushima cité par P. Livet, Cybernétique, auto-organisation et néo-connexionnisme, in Cahiers du crea, n° 8 « Généalogie de l'auto-organisation » novembre 1985.

[43] Voir Louis Marin, Pouvoir du récit et récit du pouvoir, in Actes de la recherche en sciences sociales, n° 25, 1979, p. 23 ; voir aussi Louis Quéré, Des miroirs équivoques, Aubier-Montaigne, 1982, p. 154.

[44] A transactional model of communication, in Foundations of Communication Theory, op. cit., p. 83.

[45] Ravault, op. cit., p. 200.

[46] Communication and Communication Systems, Honewood 111, Richard D. Irwin, 1968.

[47] Ibid., p. 122.

[48] Ibid., p. 123.

[49] Ibid.

[50] Dans sa thèse précitée, mais aussi dans Défense de l'identité culturelle par les réseaux traditionnels de coersédution Actes de la IV^e Conférence internationale pour l'identité culturelle organisée par l'Institut France-Monde, à Dakar les 15, 16 et 17 mai 1985.

[51] Mowlana Hamid, Technology versus tradition, in Journal of Communication, t. XXIX, n° 3, été 1979, p. 107.

[52] Voir chapitre I, V de ce livre.

[53] Television as new religion New Catholic World, 1978, et The Mainstreaming of America, Violence, n° 11 (Journal of Communication, 1980, vol. 30, 3)

[54] Cultural indicators : The third voice, in Communications : Technology and Social Policy :

Understanding the New Cultural Revolution, Larry P. Gross and William H. Melody (eds), John Wiley & Sons, 1973.

[55] Par F. Jablin, L. Putman, K. Roberts et L. Porter, Sage, 1987.

[56] Le Seuil, 1988 ; 2^e éd., 1990, p. 11 et s.

[57] Voir aussi, dans ce sens, Lucien Sfez, L'administration prospective 2^e partie, A. Colin, 1970.

[58] Déjà Chester Barnard, dans The Functions of Executive (Harvard, 1938), avait parlé de cet équilibre délicat entre éléments formels et informels dans les organisations.

[59] Voir Lucien Sfez, Critique de la décision, op. cit., 2^e partie.

Chapitre III

La communication confondante

Longtemps la communication représentative a exercé ses droits, de façon dominante, tempérée en mineur, lorsque ses excès l'affaiblissaient, par la communication expressive. Un peu de fête, de communauté en fusion venaient atténuer la froideur du légalisme bureaucratique, national et abstraitement patriote.

C'est cette combinaison pragmatiquement dosée qu'on avait appelée « politique symbolique » dans L'enfer et le paradis [1] et « gestion traditionnelle de la communication » dans Critique de la communication [2].

Or, cette politique symbolique s'est effondrée, cette gestion traditionnelle s'est aujourd'hui délitée. Le pire est arrivé, l'inouï, l'inconcevable. Loin de se compenser l'un l'autre, le représentatif et l'expressif tendent à s'identifier l'un à l'autre. On prend le représenter pour l'exprimer et l'exprimer pour le représenter : communication confondante. Maladie de la confusion que je nomme « tautisme ». Le tautisme (I) et ses manifestations dans les mass media confondants (II), en publicité, marketing et sondages (III), dans les technologies de l'esprit et en

science cognitive (IV) et sa place comme critère des régimes politiques (V), constitueront les développements de ce chapitre.

I. Le tautisme : notion et pratiques

1. Le tautisme : première apparition

Le tautisme, c'est la confusion des deux genres. On croit être dans l'expression immédiate, spontanée, là où règne en maîtresse la représentation. Délire. Je crois exprimer le monde, ce monde de machines qui me représentent et qui en fait s'expriment à ma place. Circularité et inversion : les mises en scène télévisées, je me les approprie comme miennes. J'ai l'illusion d'y être, d'en être, alors qu'il n'y a que découpages et choix préalables à mon regard. À tel point que je finis par prêter à la machine sociale, télévisuelle ou informatique, mes propres facultés. Les lui ayant déléguées, elles me reviennent comme si leur origine était ailleurs, dans le ciel technologique. Un peu sur le mode du retournement feuerbachien où Dieu, créé par l'homme, s'impose à lui comme son producteur.

On prend les réalités de deuxième degré formées par les émetteurs ou les réalités de troisième degré formées par les récepteurs pour une seule et même réalité, de premier degré, qui se confond avec les données brutes.

Comme s'il y avait des données brutes, comme si la chaîne des intermédiaires, qui ont extrait l'information, produit son cadre, sa mise en œuvre jusqu'au récepteur, était brusquement supprimée. Comme si le récepteur lui-même n'était qu'une éponge absorbante qui accepte tel quel le signal électrique transmis. Totalitarisme du tautisme. Folie muette de la dénégation du réel. Visée totalisante et enfermement circulaire décrits par Baudrillard qui y contribue à son insu.

Tautisme : c'est la contraction de deux termes, autisme et tautologie. Autisme, maladie de l'auto-enfermement où l'individu n'éprouve pas le besoin de communiquer sa pensée à autrui ni de se conformer à celle des autres et dont les seuls intérêts sont ceux de la satisfaction organique ou ludique [\[3\]](#).

Tautologie : Est dite tautologique toute proposition identique dont le sujet et le prédicat sont un seul et même concept [\[4\]](#) ou encore, suivant Wittgenstein, toute proposition complexe qui reste vraie en vertu de sa forme seule, quelle que soit la valeur de vérité des propositions qui la composent. Le tautisme, c'est un autisme tautologique.

Tautisme évoque encore totalité. Un grand tout qui nous englobe et dans lequel nous sommes dilués. La poisse. Tautisme ou autisme tautologique du grand tout qui ne souffre aucun fragment en son sein, serait-il soumis à une hiérarchie. Cela, le tautisme ne le veut pas.

2. Tautisme : manifestations pratiques

Dans la vie pratique, que dire de la situation de l'enfant américain devant la télévision allumée sept heures par jour, qui, en même temps, téléphone cinq heures par jour et pianote sur son ordinateur durant de bons moments ? Il fait ses devoirs seul ou avec ses amis au téléphone, ou en usant de l'ordinateur, tout en regardant sans regarder, entendant sans entendre la télévision. Quelle vision de la réalité se construit-il alors, sinon celle d'une réalité éloignée comme le dieu caché de Goldman, fragmentée et fluente, imaginaire ? Nous ne vivons pas encore cela en Europe, mais les 100 000 ordinateurs de Laurent Fabius dans les écoles ou les pratiques italiennes qui consistent à brancher dans une même pièce plusieurs télévisions en même temps indiquent que nous prenons ce chemin : des images, images éclatées et différentes, toujours relayées par la machine, arrivent de partout, et les messages s'annulent pour ne laisser subsister que la rumeur. La tentation est grande alors de s'identifier à cette rumeur, de se laisser investir par elle, jusqu'à ne former qu'un avec elle, jusqu'au mutisme.

Tautisme dont nous verrons plus loin les manifestations dans la science cognitive, dont l'École de Vienne avait prophétisé la structure, en annonçant que toutes les propositions de la logique et des mathématiques présentent le caractère d'être formelles, ne nous apprennent rien sur la réalité et, par là, méritent le qualificatif de tautologiques [5]. La science cognitive, ou science tautologique. Science tautistique du tautisme.

Les fanatiques de l'ordinateur nommés hackers et les enfants, dans la pratique concrète comme dans

l'imaginaire qui s'en empare ? Ne pourrait-on parler de cure ordinatique, venant relayer la cure analytique ? Le « second self », que décrit S. Turckle avec ironie et précision, semble s'installer dans notre intimité [6].

Cette cure, que suivent des milliers d'humains très ordinaires, trouve alors son apogée et comme sa consécration au suprême niveau : d'élégants cerveaux en propagent la religion et en suivent les rites diurnes et nocturnes au dernier étage du mit, d'où ils ensemencent le tout-venant...

Même en un domaine tel que la thérapie analytique, quand il s'agit de patient, de souffrance et de cure, le mouvement tautistique se saisit de la parole guérisseuse pour l'entraîner dans le vertige. Ainsi de la quick therapy, cette curieuse pratique d'outre-Atlantique, dont nous suivrons les détours avec B. Shaw et W. Erhard, et que je qualifie de « thérapie Frankenstein », ou « thérapie Mao » [7].

Les pratiques « médiatiques », par lesquelles, tous autant que nous sommes, nous nous informons des événements du monde où nous sommes plongés, n'échappent guère à ce recouvrement du représenter et de l'exprimer, qui, en se superposant, nous livre à la confusion de l'émetteur et du récepteur sans que nous ne puissions plus trouver aucune source de réel en dehors du circuit bouclé des messages qui se renvoient les uns aux autres. Frankenstein intervient aussi dans les mass medias : le tautisme est présent dans le lieu où il semblerait qu'il y a moins de mutisme. C'est que, à trop

parler, plus rien ne se dit, et la prolixité, comme il en est du psittacisme, induit la répétition vide, le tautologisme. Toute parole y a le même poids d'irréalité. En mass media, marketing ou pratique généralisé des sondages.

II. Mass media confondants

On analysera ici successivement la communication télévisuelle (1) et la boucle de Baudrillard (2).

1. La communication télévisuelle

Il semble que nous soyons parvenus à un point curieux et même inédit dans l'histoire de nos civilisations, en ce point limite où le spectacle qui se donne à voir, et qui suppose une distance entre le spectateur et la scène, nous inclut dans la scène même et nous pousse à croire en cette inclusion. Nous savons bien, pourtant, que seule l'électronique et des dispositifs complexes nous relie à l'émetteur lointain. Mais la distance géographique et les intermédiaires technologiques, loin de donner un sentiment d'artifice, offrent le visage d'une spontanéité naturelle.

Lors du voyage du pape en Pologne, une foule en délire se libérait de ses peurs au contact physique de sa soutane. Le voyage pontifical fut télédiffusé dans tous les pays du monde. Les familles réunies autour du poste ont communiqué à l'envie. Mais s'agissait-il vraiment de la même communion ? Celle des Polonais in situ était

réelle, en présence : l'Armée Rouge n'est pas loin, et la police toute proche dans un cercle de faim, de privations et de menaces. Celle des téléspectateurs était seulement spectaculaire, en imagination. Parler ici de communion supposerait que le découpage de l'image ne tue pas l'imagination et que le commentaire du journaliste ne façonne pas la pensée. Ce ne sont pas là minces postulats.

2. La boucle de Baudrillard

La boucle est ici achevée : à force d'insister sur les capacités inventives du récepteur, on frôle (Barnlund-Thayer), puis on finit par pénétrer dans la société hors l'histoire, ou société du simulacre généralisée de Baudrillard. Barnlund et Thayer – tout comme Gerbner – s'arrêtent net à l'entrée de l'édifice : il existe encore pour eux des event data à négocier. Il n'y en a plus ici.

Nous sommes entrés, sans pouvoir en sortir, dans une communication organique, une autofabrication des données extérieures, une autopoïesis individuelle et de groupe, mais sans le déclic d'une réalité extérieure qui la déclencherait. La communication se déploie à travers un réseau tournant et sans fin (comme sans but), élargissant son champ à chaque tour dans un procès tautologique [8].

Ce qui est vrai de la communication elle-même l'est aussi des recherches sur la communication médiatique : les analyses théoriques se déploient en cercles ouverts

les uns sur les autres. Parties d'une vision linéaire et objectivante, elles culminent, sans s'y achever, dans l'élargissement du champ lui-même, aux disciplines les plus variées. Englobant ainsi la question de l'objet et du sujet dans une dissolution progressive.

Le contexte occupe alors une place primordiale en tant qu'il apparaît indissociable du récepteur. C'est désormais le récepteur contexte qui reçoit – crée les sens des messages qui occurent.

On est ici au dernier tour de l'hélice.

La communication organise le corps du récepteur et le structure comme sujet second d'une réalité seconde. Ce n'est plus le sujet classique, c'est un support médié. Toutes les disciplines sont appelées à l'aide, puisque l'environnement et le sujet sont confondus.

En dernière instance, c'est l'interaction des différents messages reçus et leur entrelacement complexe qui définit l'usage possible du message. La boucle est bouclée. La réalité de la communication et celle des influences possibles que peut avoir un message se mesurent toutes deux à l'état global de la communication à un moment donné, toujours transitoire (flux perpétuel). C'est dire que la réalité de la communication ne peut se définir si l'on considère le message en soi, indépendamment de l'ensemble. Le procès de la communication ne prend en compte que le simple va-et-vient d'un dialogue sans personnage. Ne prend en compte que lui-même, c'est-à-dire la communication

dans son propre objet. Tautologie.

Examinons de plus près, à travers notre catégorie de tautisme, la position de Baudrillard, où la réalité renvoie à la fiction et où la fiction est réalité même [\[9\]](#).

Le pape, les Polonais et les simulacres.

Reprenons l'exemple du pape et des Polonais.

Dans les grandes cérémonies travaillées par Katz et Dayan, il y a bien représentation et même une double représentation, celle qui est donnée immédiatement sur le terrain par des Polonais enfermés recevant leur pape polonais salvateur, celle que nous recevons sur nos écrans en famille, nouvel espace public, nous dit Dayan. La première représentation est d'ordre théâtral, là où les spectateurs situés et souffrants participent activement de la dramaturgie et purgent leurs passions comme dans toute dramaturgie. Ici, la représentation n'est pas prise comme expression. Elle permet l'expression du public par la séparation même, représentant-représenté, qu'elle implique. Santé ou retour à la santé par la purgation des passions. La seconde représentation est celle que nous recevons sur nos écrans.

Le spectateur croit maîtriser le monde en représentation en s'exprimant en famille [\[10\]](#). Il n'est jamais qu'un élément recevant des ondes lumineuses qu'il prend pour la réalité même. Baudrillard parle alors de sidération : il en devient muet, quasi autistique et, à partir de là, il ne peut plus rien nous dire. Chacun dans sa boîte, c'est-à-

dire dans sa maison, croit entrer en contact simultané, immédiat avec tous les autres, dans un grand tout synchrone, écosystémique, voire autogestionnaire. Mais tous n'entrent en contact qu'avec eux-mêmes. Autisme tautologique par lequel on répète interminablement la même cérémonie abstraite. Autisme totalisant par lequel nous sommes dilués dans l'absolu du monde, faute de nous être séparés de lui pour le comprendre. Mais si le simulacre est un des avènements qui nous attendent, il s'en faut de beaucoup encore pour que ce schéma un peu fou fonctionne effectivement.

Les théories les plus avancées ont beau jouer de la prospective et de la fiction, elles sont elles-mêmes prises dans ce qu'elles énoncent. Si la réalité est devenue une notion sans contenu réel, si le message n'a plus de sens, s'il n'y a plus de frontières entre le dehors et le dedans, si l'expression elle-même devient une construction creuse puisqu'elle ne peut que se répéter indéfiniment comme son même, sans différences, alors le message de ces prophètes est à traiter de la même manière. Ils n'ont pas plus de réalité ni de poids pour dire ce qui se passe que n'en a aucun des autres messages qui diraient le contraire... Puisqu'ils ne diraient rien...

On peut en écrire tout autant des théories et pratiques de la publicité, du marketing et des sondages.

III. Publicité

L' « information » communiquée par le système de la

publicité occupe une place si importante dans la vie contemporaine que nous sommes aveuglés par l'évidence du phénomène et ne le « voyons » plus.

Inaugurée au ^{xix}^e siècle par la réclame, la liaison de l'image et du discursif forme le noyau de ce que nous appelons maintenant la publicité. Et son développement du ^{xix}^e jusqu'à nos jours est marqué par des étapes ou configurations qui ont l'avantage d'offrir clairement, en les portant devant nos yeux, les caractéristiques des trois métaphores communicatives : machine, organisme, Frankenstein [\[11\]](#). Je les décrirai de la manière suivante.

1. La réclame ou la communication-représentation (machine).
2. Le système des publicités ou l'expression publicitaire (organisme).
3. La médiation généralisée de la publicité ou la publicité tautistique (Frankenstein).

1. La réclame ou l'objet représenté

L'objet, par exemple, une pilule pour le foie, est là, et il s'agit de la vendre. Elle, et pas autre chose. Pour cela il faut toucher, pense-t-on, la raison du client potentiel par un discours approprié, et la volonté (ou désir), par une image. Classiquement, le désir est lié à l'image, le discours à la raison. Ce principe qui vient des philosophies anciennes n'est pas discuté, il fait office d'*a priori*. En conjuguant donc les deux aspects – raison et

désir – les industriels pensent doubler la capacité de persuader. Dans cette visée, le client est présent comme cible, l'objet comme source, et entre les deux se tisse la double ligne d'une argumentation descriptive et d'une image désirable. Eminemment rationaliste, ce dispositif met en œuvre le schéma représentatif : les parties du dispositif sont extérieures les unes aux autres et s'articulent comme les parties d'une machine. Elles enclenchent des mécanismes qui ont chacun leur fonction dans l'ensemble et l'ensemble est supposé fonctionner si le but est atteint. Soit, si les ventes de la pilule progressent. Moyen de transmission d'une intention de persuader pour un achat précis, la vente est conçue par les fabricants, car eux seuls savent décrire avec précision les caractéristiques de l'objet, connaissent leur clientèle, et enfin pensent connaître les ressorts de la psychologie. Mue par ce souci et dirigée vers le seul produit, la publicité-réclame est alors un « outil » assez fruste, qui ignore les spécialisations. Le même schéma sert pour les voitures, les robes, les médicaments et l'astrologie. Il est donc utilisé par des non-professionnels. N'importe qui peut vanter son produit, il n'y a pas de métier pour la publicité. Cette publicité-réclame n'a pas analysé les conséquences économiques, pour le marché des objets en réclame d'un éparpillement des annonces sur une multitude d'objets dépareillés. Ce dernier point – l'augmentation des réclames et leur construction semblable, produit une sorte de lassitude, dont tous les produits ressentent l'impact – et pas seulement tel ou tel, dont la réclame aurait moins marché. C'est donc qu'il y aurait « système

des annonces » qui formerait un tout. Ce qui signifierait, entre autres, que tout objet introduit dans le système des publicités, profite de la réclame faite pour d'autres. Autrement dit, on commencera à renoncer au sacro-saint principe de la représentation qui consiste à fabriquer le double d'un objet défini pour l'offrir à la convoitise du public.

2. L'expression publicitaire

En même temps que l'outil s'affine, il perd en qualité de représentation : l'information discursive (vraie ou mensongère, peu importe ici) cède devant l'image et son maniement. Un métier se crée, celui de fabricant d'images, de slogans (sorte d'illustration par le langage de la force de l'image : la parole illustre l'image), de logos. Il gagne en qualité de traduction, mais, surtout, il forme avec les objets qui sont pris en charge un système parallèle au « système des objets » qu'a bien décrit Baudrillard. Du même coup, plusieurs conséquences à la fois pratiques et théoriques :

1. Tous les objets sont liés par le canal systémique de la publicité. Une « pub » présentant une femme sur une plage, avec un parasol, des lunettes de soleil, un maillot de bain, de la crème à bronzer, « vend » n'importe quelle partie de cet outillage, même si elle affiche : « Allez aux Bahamas. »
2. C'est qu'ici chaque partie vaut pour l'ensemble et s'y substitue, c'est l'ensemble qui « fonctionne ».

Allées et venues, boucles et nœuds, le système-pub inclut le destinataire dans son annonce, et non seulement lui avec ses propres désirs errant sur la surface des objets sans s'y fixer, mais encore ses différents doubles hypothétiques auxquels la pub permet de s'exprimer. Un tel, par exemple, refusera le farniente sur la plage, détestera la crème à bronzer, mais désirera la peau dorée de la femme, et rêvera d'îles inconnues et de bateaux, alors qu'il n'y en a pas sur l'image.

3. La publicité se dissout alors dans le système général de la consommation, dont elle adopte les lois dans un premier temps et qu'elle contribue bientôt à renforcer, puis à propulser. Voire, à fabriquer de toutes pièces. Nous sommes entrés dans le schéma de l'expression (celui du *Creatura*).

L'organisme vit sa vie autonome. Chaque partie est le tout et le tout est présent dans chaque partie. Des uns aux autres, une irrigation réseautique : car nous sommes passés aussi de la ligne au réseau. Réseau de publicités enveloppant petit à petit tout ce qui existe. Les objets sont encore là comme référents extérieurs, mais deviennent de plus en plus évanescents ou présentent par rapport à la chose des distorsions de plus en plus marquées.

Ainsi :

- de la négation : « Cette voiture il ne faut surtout pas l'acheter, elle est trop chère. »
- de la dérision (de l'objet par le personnage et vice versa) : en bonnet de nuit un simili Louis de Funès mange le « bâton du berger », Alice Sapritch empoigne le Jex-Four avec des gants de soirée.
- de l'exotisme : une poêle Tefal dans une île perdue, etc.

À force de figures en décalage, l'objet se perd dans un brouillard d'inexistence. Au vrai, de l'objet réel, il n'est nul besoin. Le nom de la chose joue avec une image qui ne lui ressemble pas, et qui n'entretient même plus de rapport « visible » avec le nom. On amorce ici l'entrée en tautisme, avec la troisième étape de la publicité, la totale déréalisation qu'elle exerce.

3. La publicité est nominaliste, ou tautistique [12]

A) La publicité prouve la société de communication

Il s'agira moins de persuader à propos d'objets de consommation (déjà la société dite de consommation s'éloigne) que de persuader de l'existence d'une société de communication : la publicité règne sur le domaine qu'elle a elle-même constitué, puisqu'il s'agit de se vanter et de vendre un contenu vide de tout objet qui est

l'image d'un processus : celui par lequel la société se constitue et consiste par le lien communicatif. Or ce lien, aucun moyen ne l'assure plus que la publicité. Car la publicité rend vivant et présent ce qui est commun à tous. Elle tisse les réseaux de la sensibilité, du goût, de la pensée : une identité. On peut voir à l'insu de tous se renverser le schéma jadis en usage. Au lieu que la publicité intervienne comme fiction dans le cours d'une réalité décrite, dans cette dernière étape, c'est la réalité qui prend place en tant que fiction dans le tissu narratif imagé de la publicité.

B) La publicité prouve l'avenir

Autre fonctionnement : le tissu narratif de la « pub » est lui-même porté à un haut niveau d'abstraction : ici on quitte les rivages, même allusifs, à des objets techniques « pointus », et on vogue vers l'image désirable d'un avenir sans caractéristiques autres que d'être un avenir. La dernière campagne des télécommunications a lancé cet « avenir d'avance » dont elle se porte garante... comme n'importe lequel d'entre nous quand nous employons le futur pour parler de ce qui peut arriver. Car cet avenir elle le laisse singulièrement vide de tout contenu – vivant en cela la loi tautistique de la dernière étape – se contentant d'affirmer que l'avenir est « devant », ce dont on pourrait se douter... Le ciel traversé de nuages, vogue le bleu, couleur de la fidélité et des espaces sidéraux. Rien d'autre que l'affirmation réitérée que cet espace est signé : signé télécommunications. C'est la nature elle-même, ses éléments qui sont les

référents mondiaux planétaires des entreprises elles-mêmes mondiales.

La signature donne l'existence. Sans les télécommunications, pas de ciel, pas d'avenir, pas de monde. Tels sont les trois « moments » de la publicité [13]. On pourrait en écrire tout autant du marketing et des sondages, qu'on ne développera pas ici, faute de place.

IV. Technologies de l'esprit et science cognitive [14]

On analysera ici successivement les technologies de l'esprit (1) et la ou les sciences cognitive(s) (2).

1. Les technologies de l'esprit

Nous assistons à une véritable révolution des anciennes techniques de pensée. Les théories de l'information et de la communication, les pratiques que l'empire de la communication exalte et provoque ont quelque peu bouleversé la raison habituelle. Ce ne sont plus les plans en deux parties des facultés de droit ou en trois des facultés des lettres qui nous gouvernent. Ils étaient les armes des gouvernants d'hier, ultimes avatars de la dogmatique médiévale, injustement décriée, qui permettait l'interprétation, le jeu entre les instances, un peu de liberté en somme [15]. Ces procédés canoniques sont remplacés aujourd'hui, dans les couches

dirigeantes, par une « nouvelle » raison.

Nous pouvons énoncer ici un quadrilatère : réseau, paradoxe, simulation, interaction.

A) Le réseau

Lié tout d'abord aux lieux du corps humain, le réseau, c'est celui des veines et de nerfs qui transportent le sang et les humeurs : des liquides nourriciers ou malfaisants. Leurs entrelacs, leur « lacies » [16] forment un « réseuil » qui est la substance même de la chair.

Elle sera reprise sous la forme d'une vision circulariste du monde et de ses enveloppes successives, vision d'un dedans organique s'autobouclant pour une reproduction elle-même « auto » [17].

Ce qu'il pourrait y avoir de difficile à saisir dans la notion d'une ligne ou de lignes qui ne sont pas linéaires, d'un vol qui ne serait pas survol, d'une finalité qui n'aurait pas de fin – autant de traits caractérisant les réseaux – « passe » aisément dans le public à l'aide de cette image du corps. Le monde de canaux, satellites, câbles, fibres optiques, messages télématiques, gestion à distance, embranchements possibles en tous sens, multifonction des transmetteurs (ce qu'on nomme improprement multimédias) ne déstabilise pas la conception du monde traditionnelle, dans la mesure où la référence au corps résiste dans son archaïsme aux innovations techniques.

Un tel concept est bien un concept de passage et

acclimate les esprits à cette refonte des éléments traditionnels de la connaissance que sont la causalité et la linéarité, le déterminisme et la non-contradiction.

Il n'est pas étonnant de le voir circuler dans tous les milieux et désigner des situations aussi banales que la constitution d'un carnet d'adresses, un complexe de relations, une réunion filiale d'entreprises, la distribution de l'édition ou de l'essence, et jusqu'à la toile d'araignée de la mafia, tandis que, d'autre part, il sert de support à des constructions abstraites et audacieuses en logique mathématique.

Ainsi s'agit-il moins, avec la pensée du réseau, d'un chant de triomphe que d'un compromis, remède aux angoisses du monde contemporain concernant la marche des événements ou des actions, la responsabilité de tel ou tel dans une entreprise. Si le réseau n'avait pas pour fonds originel cette attache au corps et à l'arbre, nul doute que la mise en cause des « sources » et des « fins » par la circularité des canaux multibranchés poserait des problèmes ontologiques et de l'ordre de la morale, sans fond...

B) Le « et » du paradoxe

Comme le précise Yves Barel [\[18\]](#), toute forme, qu'elle soit sociale ou biologique, naturelle ou artificielle, peut donner lieu à deux visions, l'une qui utilise le « ou bien » (ceci) « ou bien » (cela), et l'autre le « et » (ceci) « et » (cela).

Le paradoxe était, il n'y a guère, un exercice de logique, considéré comme la propriété d'une langue de dire ce qu'elle dit en même temps qu'elle le nie.

Le « Je suis un menteur » du Crétois trouvait sa place, limitée à l'intérieur de guillemets qui condamnent la proposition à une demi-solitude entourée comme elle l'est d'emboîtements possibles. Il suffit, en effet, de positionner cette proposition dans un discours qui lui assigne la place de paradoxe, tandis que l'ensemble des propositions « normales » continue de fonctionner sans bouclage intempestif. Tout différents sont les paradoxes modernes qui ont envahi progressivement les domaines scientifiques jusqu'à intervertir l'ordre des facteurs : c'est le paradoxal qui est englobant, et ce sont les propositions assertives ou descriptives qui deviennent exceptions dans l'environnement paradoxal.

Il s'agit d'une liaison déliée, d'un aller ensemble qui ne va pas ensemble, d'une confusion du sujet et de l'objet sous le même trait de réalité de second ordre.

C'est, ici, non le principe de linéarité et de causalité qui est mis à mal, mais celui de non-contradiction qui subit des modifications d'importance. Qu'un objet puisse être ceci et cela, que je sois ceci Et cela, dedans Et dehors, et me voilà affronté à un étrange mécanisme !

À cette confusion des points de vue s'ajoute celle qui provient de la réversibilité de la partie et du tout. La partie enveloppe la totalité qu'elle « exprime », alors que la totalité enveloppe la partie dont elle est l'exprimé. L'ère

des paradoxes s'ouvre alors comme celle d'une restructuration spatio-temporelle. Et la relativité généralisée est loin de jouer sa partie uniquement dans les sphères célestes. Elle est présente dans cette sphère particulière qui est celle de l'intelligentsia.

L'autoreprésentation et l'autoréférence, ces deux formules systématisées du paradoxe, sont ses chevaux de bataille. Nous ne serions pensants que parce que nous aurions en nous ce mouvement perpétuel de référence à nous-mêmes qui nous enferme dans sa boucle. Donnons à l'ordinateur sa propre autoférence, cette possibilité de se mettre en abîmes, et il n'y aura plus de différence entre la machine et l'humain [\[19\]](#).

Où l'on voit que, partie du jeu, le paradoxe devient une technologie qui régnera en maîtresse absolue, d'autant plus absolue qu'un paradoxe ne peut être contredit.

C) La simulation

La simulation, tout comme le paradoxe, est symptôme de crise qu'elle prétend surmonter. Et, comme lui, tente d'englober tous les concepts et de résorber tout conflit dans son procès. Tout aussi totalitaire, elle vise à donner la clef totalisante d'une énigme, en brouillant les pistes. Mais, mieux encore que le paradoxe, elle couvre et recouvre deux autres éléments du tautisme, l'autisme et la tautologie.

La source platonicienne nous livre deux présupposés qui imprègnent notre façon de voir :

- la copie-simulation est très inférieure à l'original, et l'on doit s'en méfier ;
- le paradigme, copie contrôlée par la science, est utile à la connaissance, et on doit s'en servir.

Une sorte de contamination réciproque joue entre les deux versions, et nous sommes à la fois méfiants envers l'image et confiants à l'extrême envers le modèle scientifique... deux préjugés qui nous affectent simultanément.

Le problème reste entier : bonne ou mauvaise simulation ? Mais voici que survient le « simulateur », objet « réel » et tout aussi naturel que la réalité dont il est le décalque. Épicure nous offre là un typos, une marque ou modèle miniaturisé des corps dont il émane. Car, chez Épicure, les simulacres sont bien des images, mais non point telles qu'elles seraient des imitations, des semblants par rapport à un original ou à l'idée. Les images existent, ce sont des objets physiques, plus légers et plus ténus que les corps solides dont ils émanent en permanence. En tant qu'elles émanent, en effet, des corps, se propageant alors sous forme de petits ensembles réduits, les images peuvent être dites typoi : modèles, ou empreintes (typos est l'empreinte en relief servant à la monnaie). Le modèle est aussi bien théorique, car il y a un typos de la théorie même d'Épicure : sa formule ou son résumé – comme il y a des typoi des corps sous forme de simulacres –, ces petites images qui viennent frapper les sens [\[20\]](#).

Avec le simulacre épicurien, nous touchons à la seconde version de la notion : si la première était attachée à se définir par rapport au vrai et se trouvait ainsi taxée d'infériorité, voire de malignité, la seconde touche à l'usage possible d'un signe qui a la même texture que ce dont il provient, qui possède la même garantie d'authenticité, qui est « réel » tout autant que sa source.

On voit ici se dessiner, comme à l'envers du platonisme, un envers du tout vrai (ou du tout faux, c'est la même chose), à l'abri de toute instance morale de distinction, qui facilite grandement la tâche des technologues, pour qui la distinction homme-machine n'a pas lieu d'être... En ce sens, les ordinateurs pensants seraient bien des simulacres (et non des simulations).

Pour cette acceptation qui pourrait se réclamer d'Épicure, les ordinateurs ne simulent pas, ils sont, en tant que simulacres. En tant que tels, ils peuvent préfigurer un monde sans envers ni endroit, sans ontologie, un monde indifférencié, illimité. Ce monde sans envers ni endroit est celui du paradoxe.

D) Interaction

Dernier terme de la quadrilogie, l'interaction est utilisée comme argument – de vente – sur le marché théorique comme sur celui, plus terre à terre, de l'économie [\[21\]](#). Le champ qu'il désigne va de la sémiologie linguistique à la sociologie et rafle au passage les morceaux déjà mis en place par les notions de paradoxe, de réseau et de simulation. En cela, ce terme est l'illustration de

l'hypothèse, que nous avons développée, de l'émergence d'une « ère de la confusion » en rapport direct avec la société Frankenstein, et nous intéresse au plus haut point.

À qui s'interrogerait sur la perte de la créativité que l'individu subirait du fait de la machinisation de sa mémoire et des procédés heuristiques qui lui sont propres, l'interaction est appelée à l'aide. Il en va de cette interactivité comme d'un dialogue avec un être intelligent, de surcroît non oublieux, et qui ne vous fait aucune morale : vous ne l'irriterez pas, vous n'en subirez aucun dommage. L'interactivité ainsi prônée et montée en épingle devient un passe-partout qui supprime frayeur et méfiance, et, par la promesse d'un dialogue enrichissant, fait passer la pilule. S'il en est ainsi, pourquoi, en effet, se priver d'un rapport de créativité rentable ?

On approche alors d'une analyse en termes de sémiotique sociale et on accepte d'intégrer les théories du sujet dans le rapport de l'homme à la machine, non pas dans un rapport de chiens de faïence, l'un en face de l'autre, mais en mutuelle et réciproque interpénétration : ce faisant, on s'aligne alors sur une théorie de la communication en termes de Lebenswelt, d'horizons de vie partagée.

Autrement dit, on récupère un être du « vrai » à l'intérieur d'un système qui l'exclut, pour assurer sa crédibilité [22]. Attitude fort paradoxale et qui, comme il en était pour les autres notions, permet de réaliser la confusion, en jouant alternativement d'un aspect ou de l'autre du dispositif.

Dans ce tour de passe-passe entre le vécu et le vrai, l'embrayeur principal, l'intermédiaire obligé, le représentant du vrai auprès du vécu et du vécu auprès du vrai, le nouveau Christ, en somme, est l'interaction. Import-export, acheteur ou vendeur, et principal distributeur des technologies de l'esprit. C'est elle qui, sans produire en amont, fait les prix en aval, sur le marché.

Et la boucle est bouclée. L'interactivité généralisée, c'est aussi la simulation, le paradoxe et le réseau.

2. La ou les sciences cognitives

Les sciences cognitives : S'il s'agit de sciences cognitives au pluriel, c'est-à-dire de recherches expérimentales portant sur le cerveau dans ses rapports à la cognition, telles que les pratiquent aujourd'hui Jacques Mehler, Jean-Pierre Changeux, Guy Tiberghien ou des expérimentalistes américains, nous ne présentons aucune objection.

Mais derrière ces véritables sciences plurielles, modestes et précises, un objet se profile qui entend ramener le pluriel au singulier, les multifacettes de la connaissance à une essence commune et cède à la fascination sidérée du Tout-Un : cet objet se nomme la science cognitive. Elle est là, la science tautistique du tautisme. Pylyshyn et Fodor en sont les principaux maîtres d'œuvre [\[23\]](#).

La science cognitive : Le délire simonien était purement

représentationnel, celui de Varela uniquement expressionniste. Leurs retombées pratiques n'affectaient qu'une partie des activités humaines : la machine pensante et parlante, ou la thérapie transformatrice des énergies.

La science cognitive, quant à elle, entend sommer l'ensemble des technologies de l'esprit, capter tous les procédés de la connaissance, en vue d'une connaissance de la connaissance se connaissant, tracer une boucle définitive autour d'un objet, centre de cette circularité : la pensée de l'ordinateur. Et « ça » marche, « ça prend » auprès de chercheurs avertis des deux rives de l'Atlantique ou du Pacifique.

Science autistique, elle est sourde aux événements du monde extérieur. Tautologique, elle reproduit à l'infini sa propre structure. Totalisante, elle enferme dans sa circularité, dans son « harmonie ». Totalitaire, elle décide qu'il n'y a pas d'autre mode de connaissance que celui qui consiste à rapporter à l'ordinateur tout objet pensant. Sous tous ses aspects, elle est bien le culmen du mouvement tautistique. Quelle est donc cette néo-science ? D'où vient-elle et comment se présente-t-elle ?

Notion. – Trois traits caractérisent cette science du connaissable et de la connaissance, et l'établissent comme science tautistique du tautisme.

a) D'abord l'autisme. – À l'opposé de la psychologie cognitiviste, la science cognitiviste n'est pas orientée vers le perfectionnement des machines qui pensent. Les

cognitivistes ne sont ni ingénieurs ni tentés par les résultats « triviaux » des systèmes experts. L'outil ordinateur est un outil d'abord réflexif. Il nous sert à poser des questions pour nous-mêmes. C'est un outil d'investigation interne. Tout le cognitivisme est centré sur l'intérieur du réseau. Il se soucie peu des prolongements externes. Le cognitivisme est sourd-muet, branché sur lui-même.

Il ne s'agit plus de performer des techniques, de savoir si on va y arriver ou non. Le débat s'est intériorisé. Il devient abstrait. Les ordinateurs et les computations dont nous allons entendre parler n'existent pas. Il s'agit de leur essence, de leur idéalité. Nous sommes dans la construction d'un espace fictif, dont les éléments sont empruntés à l'existant, mais qui sont recomposés en machineries textuelles, aux fins d'investigation [\[24\]](#).

b) Ensuite la tautologie. – C'est, au début de la chaîne, l'hypothèse d'une pensée toute représentative, capable d'être explicitée selon un système ips. Ici et pour un domaine restreint, cognition = computation (hypothèse, elle, vérifiée par tous les travaux des informaticiens et de la psychologie cognitive). C'est, à la fin de la démonstration – après l'élargissement de l'hypothèse aux autres « facultés » ou de fonctions du cerveau (émotions, croyances, situations de parole, intersubjectivité) –, le retour à l'hypothèse première. Toute cognition est « computationnelle », nous dit-on, par un jeu d'affirmations répétées.

c) Enfin le totalitarisme.

– L'élargissement théorique des choses pensantes est une condition pour penser l'ordinateur comme « pensant ». Posé ainsi, le problème comporte déjà sa réponse, en pointillé. S'il existe des choses pensantes, et si l'ordinateur est une chose, il est possible qu'il pense...

– Le second nœud logique, difficilement contournable, vient de ce que l'élargissement, qui pourrait comprendre l'ordinateur comme chose pensante, dépasse encore cette proposition. Cette fois-ci, la computation est la classe générique dans laquelle rentreraient les cerveaux humains. Le procès de la pensée serait « computationnel ». Le dernier terme d'une série devient le contenant de la série tout entière et, en tant que contenant, sa référence ultime et son idéalité.

– Ce trait est caractéristique du mouvement amorcé par la science cognitive. Il en va de la science cognitive comme de cette opération proprement renversante qui est constitutive de la religion selon Feuerbach. Opération qui consiste à abstraire de l'étude de l'homme des attributs que l'on projette ensuite au-dehors, dans un espace décrété objectif (premier mouvement) ; et qui servent alors (deuxième mouvement) de mesure et de validation, comme d'idéalité, et de finalité à ces mêmes attributs.

V. La communication, critère des régimes politiques

La communication représentative avait fondé à la longue notre vieux système républicain, occidental ; de même la communication expressive l'avait-elle aidée dans cette tâche. Mais le tautisme est arrivé.

1.

A) La communication représentative : religion républicaine et laïque

Les machines politiques de cette religion républicaine présentent exactement les mêmes caractéristiques que les machines communicatives. Elles sont les machines de la technique sociale. Tandis que les machines techniques sont des cas particuliers de la religion laïque, machinique de la République.

C'est qu'elles ont en commun un concept fondateur : le principe même de la séparation laïque, dont l'instrument est la représentation. La représentation suppose une coupure entre le représentant (relatif, toujours variable) et le représenté (absolu, intangible, innommé). Par suite, on peut comprendre que la représentation politique et machinique constitue un bloc : les unités discrètes, analytiques, mais rassemblées en une chaîne représentative dans la théorie de l'information, renvoient aux citoyens, atomes insécables rassemblés dans la chaîne représentative, souveraineté générale. Le sujet humain, hors la machine technique, mais dont les attributs sont maintenus, renvoie au sujet absolu, ou Res Publica, qui est exclu des machines sociales autonomes,

mais qui les permet. Les contrepoids analytiques, en pièces détachées, de la société politique, renvoient aux pièces détachées de la société civile et les pièces détachées de la société civile renvoient aux pièces détachées de la machine technique. La lisibilité des machines communicative, sociale et technique, leur type de visibilité ne sont qu'une conséquence de leur commune représentativité. De même que leur commune distinction entre l'explicite et l'implicite.

Or la boule de billard est républicaine. Pour le comprendre, il nous faut passer par l'Encyclopédie. Les encyclopédistes – Diderot à leur tête – nous disent en même temps un amour immodéré pour la communication, pour la machine, pour une société civile débarrassée de ses entraves [\[25\]](#). Ils posèrent les premières bases de la religion machinique, universelles de la société civile.

B) La communication expressive : religion républicaine et laïque

Cette communication expressive est celle d'un Spinoza, ou d'un Leibniz. Elle n'a jamais été appliquée intégralement. Encore moins les prescriptions du Traité de l'autorité politique. Spinoza, constitutionnaliste, est ignoré : il dépense des trésors d'ingéniosité pour faire en sorte que le pouvoir – pourtant nécessaire – n'incarne pas l'absolu. Va pour un roi, s'il est étroitement contrôlé. Va pour un certain type d'aristocratie qui privilégierait des petites villes en état de discussion permanente (sorte de confédération autogestionnaire) au détriment de la

capitale [26]. De nombreuses limitations et de nombreux contreponds sont ici proposés.

Élément essentiel dans sa pensée métaphysique et politique, il n'y a pas de cause et d'effet, sur le mode linéaire, représentatif de la boule de billard et de nos systèmes républicains. Car songeons ici que cause et effet sont la matrice de la séparation représentée (cause)-représentant (effet), ou de l'inverse, qui prédomine dans nos sociétés occidentales actuelles : représentant (cause), représenté (effet), autre manière de dire, comme Duguit, gouvernants et gouvernés. Rien de tel ici : la cause est l'effet, l'effet est la cause, il est totalement dans la cause. Un seul mouvement qui se déploie. Voilà qui fonde un savoir et une pratique autogestionnaire, confédérative, en état de discussion permanente, que Spinoza entrevoit dans le Traité de l'autorité politique. Données toujours très actuelles.

Car la communication expressive, jamais appliquée dans son ensemble, joue un rôle permanent dans l'histoire des institutions. Elle constitue le remède symbolique aux excès de la représentation froide, abstraite.

On ne refera pas ici la démonstration déjà connue de L'enfer et le paradis.

Dans le droit fil d'une « critique de la théologie politique », je remarquerai seulement que les opérations symboliques à l'ancienne mode ne « prennent » plus, ne cristallisent plus dans nos sociétés de politique éclatée, et que le consensus s'organise aujourd'hui à partir d'un

fac-similé d'une opération symbolique fictive, sans corps et sans origine : la communication et sa forme particulière, tautistique. Cette forme symbolique entend remplacer toutes les anciennes figures qui rassemblaient et conféraient l'identité, telles que nation, souveraineté et la figure très centrale d'égalité. La communication n'est-elle pas liaison entre deux sujets égaux ? Sans doute, sauf que, en autisme, l'égalité manque à l'appel et que la machine tautistique ne communique interminablement qu'avec elle-même en un solipsisme circulaire parfait.

C) Le tautisme : théologie totalitaire

Totalitaire, le tautisme. Parce qu'il prétend porter au monde tout uniment le savoir, l'égalité (?), le bonheur, le travail-loisir pour tous, par la machine servante-maîtresse : tels sont les maîtres mots du discours inaugural du responsable suprême du projet japonais de la cinquième génération d'ordinateurs [\[27\]](#).

Totalitaire aussi, parce qu'il met en cause toutes les séparations et contrepoids de nos régimes républicains. Pourquoi les conserver si la vérité est médiatique ? Un sondage ne vaut-il pas mieux qu'une décision du Conseil constitutionnel ? Volonté inouïe de puissance cachée dans une publicité mercantile et qui, dans son excès, serait de peu de danger, n'était la fascination pour la technologie et pour une science transparente.

Car la communication avait déjà pour elle son nom. Qui ne veut pas communiquer ? Et la non-communication

n'est-elle pas une maladie ? Elle dispose, en outre, de l'aura de la science (cognitive, ou n'importe quelle autre). Et, d'ailleurs, la communication est scientifique, tout comme la science est communicative. Elle dispose encore du soutien des institutions publiques en mal de pouvoir, dans une société où la vieille représentation politique devient fragile et contestée, et de l'appui des milieux d'affaire en mal de marché. Elle dispose enfin de l'appareil de médicalisation de la société nommée psychothérapie et relations humaines. Mais il faut lier tous les éléments entre eux et, à cette fin, engager une recherche éperdue de symbolisation.

Il faut alors trouver une symbolisation forte, celle du dieu de la Bible, à l'américaine, ou du dieu séculier de la science. Il ne manquait que Dieu pour clore et lier l'ensemble : voilà qui est fait avec le dieu américain, protestant et mercantile, ou du dieu laïque portant la vérité sociale, universelle et définitive de la cinquième génération d'ordinateurs.

VI. Conclusion du chapitre III : confusion, troisième définition de la communication

Portés disparus ici, le message, le sujet émetteur, le sujet récepteur. Supprimées, la réalité du sujet, la réalité

du monde, partant la réalité interactive des individus. Éliminée, toute référence à la représentation cartésienne qui pose à distance le sujet et l'objet. Éliminée aussi, toute référence à l'expression spinoziste, à la délicate insertion d'un sujet complexe dans un environnement complexe.

Ici, la communication n'est plus que la répétition imperturbable du même (tautologie) dans le silence d'un sujet mort, ou sourd-muet, enfermé dans sa forteresse intérieure (autisme), capté par un grand Tout qui l'englobe et dissout jusqu'au moindre de ses atomes paradoxaux. Cette totalité sans hiérarchie, cet autisme tautologique, je les nomme tautisme, néologisme qui condense totalité, autisme et tautologie. La communication se fait ici de soi à soi-même, mais d'un soi dilué dans un tout. Cette communication-là est donc celle d'un non-soi à un non-soi-même.

Cet écrasement, cette confusion généralisée, nous les devons à un non-sens initial : lorsqu'on prend le représenter pour l'exprimer ou l'exprimer pour le représenter. Lorsqu'on croit que ce qui nous est donné à voir par la représentation est l'expression même de la réalité du monde sensible, ou encore lorsqu'on interprète la réalité sensible, immédiate, comme une mise en scène, un trompe-l'œil. Ils sont là, les pièges de la société Frankenstein : il est niché là, son germe tautistique, c'est-à-dire totalitaire.

Notes

- [1] Lucien Sfez, 2^e éd., sous le titre La politique symbolique, puf, 1993.
- [2] Lucien Sfez, Le Seuil, 1988 ; 2^e éd., 1990 ; 3^e éd., 1992.
- [3] C'est le cas des virtuoses obsessifs de l'ordinateur, appelés, aux États-Unis, hackers.
- [4] Carnap, Die mete und die mene logik, VIII, in Erkenntnis, 1930, E. I, p. 2.
- [5] A. Lalande, Vocabulaire de philosophie, p. 1103.
- [6] Voir S. Turkle, Les enfants de l'ordinateur, Denoël, 1986, trad. de : The Second Self, Simon & Shuster, 1984.
- [7] Voir Critique de la communication, op. cit., 3^e partie, chap. 1.
- [8] Jusqu'à une véritable Esthétique de la disparition Voir, sous ce titre, le livre de Paul Virilio, Balland, 1980.
- [9] Simulacres et simulation, Galilée, 1981, Les stratégies fatales, Grasset, 1983.
- [10] Voir Daniel Dayan et Elihu Katz, La télévision cérémonielle, puf, 1996 . Ce livre est la traduction de Media Events, Harvard University Press, 1992 ; voir aussi, La terreur spectacle dirigé par Daniel Dayan, ina-De Boeck, 2006.
- [11] Voir l'Introduction.
- [12] Voir « Avance sur image » (enquête sur l'image des Telecom), Rapport credap 1990 par Anne Cauquelin et Lucien Sfez.
- [13] Pour illustrer ce troisième moment, voir Pascale Weil, Communication oblige, Éd. d'Organisation, 1990.
- [14] Voir Lucien Sfez, Le réseau : du concept initial aux technologies de l'esprit contemporaines, Cahiers

internationaux de sociologie, vol. CVI, 1999, ; voir aussi Lucien Sfez, Les ambassadeurs d'Internet, Le Monde diplomatique, mars 1999.

[15] Cette démonstration est celle de Legendre dans toute son œuvre.

[16] Descartes, Traité de l'homme, Gallimard, coll. « La Pléiade ».

[17] Anne Cauquelin, Concept pour un passage, in Quaderni, n° 3 ; voir aussi Pierre Musso, Télécommunications et philosophie des réseaux, puf, 1997, et Critique des réseaux, puf, 2003 ; également Daniel Parocchia, Philosophie des réseaux, puf, 1993.

[18] Le paradoxe et le système, pug, 1979.

[19] Voir Hofstadter, Escher, Goedel et Bach, InterÉditions, 1986.

[20] Épicure, Lettre à Hérodote ; voir le commentaire de la lettre dans J. et M. Bollack, H. Wisman, La lettre d'Épicure, Éd. de Minuit, 1971.

[21] Voir Marie Marchand, L'interactivité mode d'emploi, Colloque international du cnca, 7 et 8 janvier 1986, publié par la Mission Câble aux Éditions du Centre Georges-Pompidou, 1986, p. 63 ; Marie Marchand et al., Les paradis informationnels, Masson, 1986.

[22] Sur l'interactivité et la disparition du sujet, voir l'intéressante notule de Marc Guillaume, « Être (interactif) ou ne pas être », Bulletin de l'idate, n° 20, juillet 1985, p. 331-332.

[23] Voir Critique de la communication, op. cit., 3^e partie, chap. 2.

[24] Voir « Le tex ou thought experiment », brillamment dégagé par E. Duickaerts dans Quaderni, n° 1.

[\[25\]](#) Voir Lucien Sfez, Leçons sur l'égalité, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 1984., 2^e partie, chap. II

[\[26\]](#) Sur tous ces points, voir le Traité de l'autorité politique, en liaison avec le Traité théologico-politique et l'Éthique.

[\[27\]](#) Pour plus de détails et la critique, voir le livre de Florès et Winograd, L'intelligence artificielle en question, puf, 1989.

Chapitre IV

Contre la communication confondante : l'interprétation

Il ne s'agit pas ici de s'opposer à la communication. Et, en effet, pourquoi ne pas communiquer ? Mais, comme on l'a vu tout au long de ce petit livre, communiquer ne veut rien dire en soi. Il y a plusieurs communications possibles et au moins trois : la représentative, l'expressive, la confondante qui tend aujourd'hui à embrasser l'univers et se prétend seule communication possible. C'est cette communication confondante qui paraît dangereuse, c'est à elle qu'on oppose une politique du bon sens et de l'interprétation.

Dans quel univers sommes-nous donc ? Un univers de science-fiction où les machines parlent et où les hommes communiquent par prothèses artificiellement branchées sur des circuits anonymes ? Où la dévotion à l'égard de la technique prend allure de religion, sacralise des idoles, idola, images ? Religion qui s'assortit de toutes les orthodoxies, paradoxes, hétérodoxies, sectes et chapelles, voire du phénomène d'« ex-communication » ?

Le bon sens

On pourrait s'étonner, se demander : « Mais qu'en est-il dans notre vie ordinaire ? Est-ce vrai de nos relations quotidiennes ? De nos discours, de nos activités ? » Ou encore : « Est-ce cela qui nous attend et devons-nous nous y préparer ? Refuser ? » Interrogations que, à tout prendre, le « bon sens » laisse de côté. Passant outre.

Lequel bon sens, aussi bien, laisse entendre une note discordante dans le concert enregistré des théologiens de la communication. Il en a vu d'autres. Les objets techniques sont intégrés dans la mesure de leur utilité pour faciliter la vie. Mais sont objets de dérision dès qu'ils se présentent comme gadgets, signes de mode ou effets pervers. En ce sens, Mon oncle, de Tati, illustre assez bien le « bon sens », y compris dans son aspect archaïque, passéiste. L'ironie est bien un mode d'expression du bon sens.

Ironie, ou encore dérision collective, quand des pratiques d'une société bouleversent les schémas machiniques. Que dire des Italiens du Sud, dans les couches populaires, qui possèdent souvent deux postes de télévision et deux postes de radio par famille et qui en poussent l'intensité simultanément, jusqu'à l'inaudible ? Cette pratique renvoie aux pratiques napolitaines, où chacun hurle en compagnie, où personne n'entend rien en comprenant tout de même [1]. Les machines n'émettent plus alors un message électronique imperturbable. Elles sont devenues napolitaines.

Il est, en effet, curieux (et malicieux) de constater que, si quelque chose fait obstacle à l'entreprise du langage artificiel, c'est bien la conversation ordinaire, avec ses aller et retour, ses liaisons omises, ses coq-à-l'âne, hiatus et lapsus, et la charge d'implicite qu'elle transporte. Là échouent toutes tentatives de mise en ordre et en diagrammes. Il y a un reste, et ce reste, c'est l'ordinaire de la parole : l'insignifiant, le parler pour ne rien dire, le banal et ses modalités singulières. Le superficiel, ici, fait office de profond : ce qui reste inatteignable, c'est bien cette errance du sens et son vague, qui flotte et hésite, et qui exige l'interprétation. Renversement de valeur qui fait de l'objet commun (opinion et discours communs) la visée des programmes les plus élaborés, alors qu'il était, il n'y a guère, jugé méprisable et sans intérêt.

La communauté des interprètes

Le sens commun, ou la mise en commun, intervient deux fois dans la compréhension de la parole échangée. Une première fois avec la communauté de langage. Nous parlons la même langue (lexique, grammaire et signification). Une seconde fois quand l'interprétant œuvre pour la mise en commun du sens : « Que voulez-vous dire ? Est-ce bien ce que vous voulez dire ? Ce n'est pas ce qu'il a voulu dire ? » Dans ces cas, les sens pourront être nombreux, et l'exégèse, interminable. Présupposés et sous-entendus sont au travail dans le sens commun, et le « Dire » se situe en arrière du « Dit », comme une réserve polyphonique aux multiples usages. C'est bien cette profondeur qui hante la parole et que le

programme ne subit pas. Profondeur qui n'a rien de métaphysique, mais qui est donnée du discours, sans lequel il ne pourrait être tenu.

Dans le silence du dire sur lequel se fonde le dit, nous pouvons donc trouver matière à résister au tautisme : à la totalisation par additions de savoirs explicites qui conduit vite au totalitarisme universalisant, à la tautologie, qui est piétinement du sens, car la parole échangée invente à mesure ses propres convenances, à l'autisme enfin, car aucun discours ne peut être tenu seul, ni même à deux seulement dans un échange biunivoque, l'un étant le miroir de l'autre : il y faut cette assemblée de joueurs qui entoure les partenaires de sa présence invisible et fait écran au narcissisme.

Cette communauté du sens commun, élaborée au long des âges, est la barrière contre quoi viennent buter les idéologies technologiques d'une transparence du sens à lui-même au moyen de signes.

Autrement dit, on ne peut aller du signe au symbole, de la représentation au symbolique, en accumulant des signes atomisés et en leur attribuant ensuite une « valeur » de symbole, façon Simon. L'idée des cognitivistes, comme celle des représentativistes, que le symbole devrait être atteint en dernier lieu, se heurte à cette constatation que la fonction symbolique précède les signes qu'elle lie.

Si l'interprétation est partie intégrante de la communication, et si, d'autre part, nous référons cette interprétation à la fonction symbolique dans la mesure où

elle lit et lie les signes entre eux par la médiation de symboles interprétants, nous devons bien reconnaître qu'elle se situe à l'opposé de la confusion tautistique.

Notes

[1] Voir mon enquête napolitaine dans *Je reviendrai des terres nouvelles*, Hachette Littératures, 1980.

Bibliographie

Georges Balandier, Le grand système, Fayard, 2001.

Philippe Breton, Le culte de l'Internet, La Découverte, 2000.

Daniel Dayan et Elihu Katz, La télévision cérémonielle, puf, 1996.

Daniel Dayan (dir.), La terreur spectacle, ina-De Boeck, 2006.

Jacques Ellul, Le système technicien, Calmann-Lévy, 1977.

Alain Gras et Pierre Musso (dir.), Politique, communication et technologies, puf, 2006.

Pierre Legendre, Paroles poétiques échappées du texte, Le Seuil, 1982.

–, L'inestimable objet de la transmission, Fayard, 1985.

Pierre Musso, Télécommunications et philosophie des réseaux, puf, 1997.

–, Critique des réseaux, puf, 2003.

Lucien Sfez, Critique de la communication, Le Seuil, 1988, 3^e éd., 1992.

– (dirigé par), Dictionnaire critique de la communication, 2 vol., puf, 1993.

–, Technique et idéologie, Le Seuil, 2002.

Revue Quaderni (La revue de la communication), Éd. Sapientia., diffusion : Maison des sciences de l'homme